



¡HOLA, BABEL!

11 nouvelles d'Amérique latine
Préface de P.J Brouillaud

Anthologie

iHOLA, BABEL!

Tous les textes sont © les auteurs. Les illustrations sont © Guillermo VIDAL. Reproduction interdite sans autorisation.

TABLE

À NOUVEAU MONDE, VOIX NOUVELLE : L'AMÉRIQUE LATINE.....	4
<i>DI END IS COMIN</i> (DANIEL FRINI)	5
SANS NOM (EDUARDO CARLETTI).....	7
SON AMOUR SUR LE QUAI (CARLOS DANIEL JOAQUIN VAZQUEZ).....	14
INSÉCURITE (CLAUDIO BIONDINO).....	17
LE BAR, LES VIEUX ET LES CHATS (CRISTIAN J. CARAVELLO)	20
MEURTRE DANS LA PULPERIA (EDUARDO POGGI).....	25
PAREIDOLIES (DANIEL FLORES).....	32
PLASMATRON (ARIEL S. TENORIO)	38
LES GENOMIGRANTS (NANIM REKACZ).....	41
ARAIGNÉE DU MATIN (HERNAN DOMINGUEZ NIMO).....	47
LES CONTAMINÉS (SERGIO GAUT VEL HARTMAN)	63
BIOGRAPHIE DES AUTEURS.....	70

À nouveau monde, voix nouvelle : l'Amérique latine

« Je crois qu'il est possible de commencer à théoriser des facteurs communs à des écrivains de ces différentes sociétés – les pays pauvres ou les minorités déshéritées des pays riches – et de dire que l'essentiel de ce qui est nouveau dans le monde de la littérature vient de ce groupe. »

Salman Rushdie cité par Pascale Casanova – Le Monde du samedi 19 avril 2014 – dans son hommage à Gabriel Garcia Marquez.

À quoi tiennent cette nouveauté et cette modernité si manifestes chez beaucoup d'auteurs d'Amérique latine.

Certes, ceux-ci restent souvent fidèles à un certain baroquisme formel qui se nourrit sans doute d'une double origine – espagnole et indienne.

Ils restent aussi fidèles à un goût pour le fantastique qui s'exprime à travers ce que l'on peut appeler l'irrationnel du quotidien ou dans le prolongement du fantastique que Borges a illustré. Toutefois, les auteurs récents vont au-delà de la dimension intellectuelle, voire cérébrale, d'un écrivain si apprécié chez nous, sans doute en raison de sa formation européenne.

Mais, surtout, non seulement l'Amérique latine, ce monde encore « neuf » aux yeux du Vieux Continent, ce monde qui appartient au groupe de pays désigné par Salman Rushdie, connaît bien les problèmes des sociétés, des injustices et de la mondialisation.

Et, ce qui le distingue aussi, il n'hésite pas à en parler. Ses auteurs n'hésitent pas à s'y attaquer,

– soit qu'ils dénoncent directement les inégalités sociales,

– soit qu'ils pratiquent, pour ce faire, ce qu'il est convenu d'appeler le *réalisme magique* – qui est donc une de ses formes de fantastique, dont Gabriel Garcia Marquez et Julio Cortázar sont parmi les exemples les plus célèbres,

– soit qu'ils aillent jusqu'à remettre en question l'homme, sa condition, bien sûr, mais aussi sa nature même et, donc, son avenir.

C'est bien ce que nous avons voulu montrer, notamment que le fantastique peut, comme la science-fiction, poser ces interrogations.

C'est une des nombreuses composantes de cette littérature que la présente sélection met en relief, celle de l'Argentine et, notamment, de Buenos Aires.

La capitale nous apparaît souvent comme une véritable Babel et l'un des creusets où se forme (se déforme, se défait ?) l'homme d'aujourd'hui, en particulier chez des auteurs aussi provocants que Sergio Gaut vel Hartman.

À bien des égards, l'Amérique latine, originale, audacieuse, innovante, se situe aujourd'hui au cœur de notre questionnement.

Vous allez en juger.

Pierre Jean Brouillaud

Ouvrons, si vous le voulez bien sur une note d'humour noir.

Di end is comin **(Daniel Frini)**

Les dés tournent en l'air et virevoltent.

Il se mord les doigts quand il voit comment le premier tombe sur le feutre vert et rebondit vers l'avant, légèrement sur la droite. Le second dé semble se fixer puis on dirait qu'il rebondit en arrière. Encore quelques tours, et ils s'arrêtent à peu près en même temps. Lui et l'autre fixent la table avec appréhension. Un dé indique trois, l'autre, deux.

— Oh ! s'écrie celui qui a jeté les dés, tout en se frappant le front.

— Ah ! sourit l'autre, tout en se rejetant en arrière et en se carrant dans son fauteuil.

Le premier missile a frappé à quelque trois kilomètres au nord de Makka Al-Mukarrama, le neuvième jour du mois de *du-l-hiyya*, le dernier jour de la *hadj*, alors que deux millions et demi de pèlerins quittaient la Kaaba.

Le second missile est tombé très près du *Hakotel Hama'aravi*, a oblitéré Yerushalayim et tué plus de cinq cent mille personnes.

— À mon tour, dit l'autre. Il reprend les dés et les met dans le cornet. Il agite tout en fermant les yeux. On dirait qu'il prie. D'un geste brusque, il fait tourner le cornet, le renverse et le laisse tomber sur la table. Il le soulève lentement. Un dé annonce : cinq, l'autre annonce : un.

— Oui ! s'écrie celui qui a maintenant jeté les dés.

— Non ! crie le premier.

Le troisième missile a détruit New York, le quatrième a frappé Berlin. En trois jours, les quatre cinquièmes de l'humanité ont trouvé la mort. Douze jours après, le nuage radioactif a recouvert la totalité de la planète.

— Un quatre, un quatre, implore le premier qui se prépare à lancer.

— J'ai l'impression que, comme toujours, c'est moi qui gagne, dit l'autre.

Les dés virevoltent et tombent. Deux. Trois.

— Ça n'est pas possible ! s'écrie celui qui a jeté.

— Si ! Cette fois encore ! Tu vois ! J'ai gagné, s'écrie l'autre.

Vingt jours après, l'immense mécanisme envoyé par le G-7, et dont le contrôle a été la cause de la guerre, n'ayant personne pour commander sa mise sur orbite, a percuté le soleil et libéré sa charge. L'explosion du type supernova a été presque instantanée.

— On en joue encore une ? dit le Malin. J'en ai gagné trois de suite.

— Allons-y, fait Dieu. On ne peut pas en rester là.

— À toi l'honneur.

— Bon, répond Dieu et il agite le cornet.
Au bout d'une éternité, il soupire, lance les dés et dit :
— Que la lumière soit.

Traduction : Pierre Jean Brouillaud

C'est toi...

Sans nom **(Eduardo Carletti)**

Sans Nom va en silence, par une nuit de brume acide, entre les relents de misère et la déglingue.

Sans Nom fait partie de tous ceux qui survivent à grand-peine dans ce monde abandonné, parmi l'ordure, la mort et la solitude.

Sans Nom n'est pas une invention. Ça n'est pas un étranger.

Sans Nom existe. C'est toi.

Sois sur tes gardes, reste calme, marche en silence. Le quai est vieux, le ciment est délabré, le carrelage a disparu depuis longtemps, morceau par morceau, et aujourd'hui tu peux voir le squelette de fer de cette gigantesque construction qui, en d'autres temps, fut grandiose. Ça ne veut pas dire qu'elle va s'écrouler à tes pieds, non, il s'en faut encore de beaucoup. Je veux dire qu'il faut se méfier des apparences. Si tu regardes bien, tu verras que, au fond de quelque entaille ou crevasse, il existe une zone de métal brillant ou de plastique limpide qui ne cadre pas avec l'ensemble.

Non, ne t'y trompe pas, il n'y a rien de faux dans ce quai. Il est vraiment vieux. Il n'y a pas non plus de signe indiquant qu'on aurait eu l'intention de reconstruire ou de rénover quoi que ce soit. Ça n'intéresse personne. Ce que tu verrais – si tu observais – ce sont des créations presque invisibles, les produits pratiquement incompréhensibles d'une technologie étrangère qui sont ici pour nous espionner. Des yeux, des oreilles, des capteurs.

Et pas de confusion : par là je ne prétends pas te faire croire que ce qui nous arrive les intéresse. Mais, de toute évidence, ils nous surveillent, disons : par souci de sécurité, mais pas tout le temps. Les yeux sont presque toujours aveugles, et, en général, les oreilles ne prêtent attention à rien. Mais, quand il le faudra, ils te verront, ils seront derrière toi et sauront ce que tu fais.

Alors fais gaffe. Non, pas à la rouille et aux gravats. Attention à ne pas déclencher les capteurs, à ne pas éveiller des soupçons, à ne pas attirer l'attention, à ne pas les inquiéter. Ils sont habitués à nous voir traîner. Alors, traîne.

Comment t'appelles-tu ? Juan ? José ? Pedro ? Daniel ?

Tu n'as pas de nom. Il est *contre-indiqué* d'avoir un nom à notre époque et, donc, tu n'en as pas. Disons que tu es le passant anonyme du port, l'ombre qui avance dans la nuit brumeuse, tapie entre rouille et déchets, masquée et gantée, vêtue d'obscurité sur chair et métal, à la recherche, au milieu du naufrage, d'un salut possible, d'un bout de planche qui te permettra d'émerger d'un centimètre au-dessus de la merde, avant d'être étouffé par la merde.

Je sais que tu détestes les métaphores. Je sais que tu détesterais ces descriptions. En fait, elles ne sont pas pour toi. Tu es un homme d'action, tu es un homme vivant, ce qui revient au même, et jamais tu ne t'arrêterais à lire deux phrases qui se suivent. Mais tout ceci s'adresse à d'autres, à ceux, peu nombreux, qui – je crois – lisent encore, ou, tout au moins, sont en mesure de

le faire. Peut-être ceux-ci – si je réussis à les toucher – pourront faire quelque chose pour dévier – si c'est possible – cette navigation suicidaire.

Oui, de nouveau une métaphore. Mais ne me hais pas. Ne hais pas celui qui ne fait pas comme toi. Je ne suis pas ton ennemi. Je sais beaucoup de choses à ton sujet, parce que tu fais partie, comme moi, des condamnés. Je sais que tu hais la mort, je sais que tu hais la mort incessante de ceux qui t'entourent, de ceux que tu aimes, de tes amis, de tes connaissances, de tes voisins... Et même, tu hais la mort de tes ennemis proches – non pas, pour sûr, celle des autres, de ceux qui sont loin – parce que ces morts sont pareilles à ce que tu imagines pour toi. La mort est une. Il n'y a pas de différences dans la mort. Et la mort tourne autour de toi.

Sans un nom pour t'identifier, tu avances vers l'hécatombe. L'obscurité est totale, celle d'une nuit sans lune, sans étoiles, sans lumières. Tu as tes yeux auxiliaires, d'occasion, des *Croock-1.5+* que n'importe qui t'envierait. Tu te les es procurés une nuit semblable à celle-ci, là-bas, dans l'abîme du temps, quand tu étais encore presque un enfant et, pour les avoir, tu as tué plusieurs mecs. Grâce à eux, tu vois dans l'obscurité, juste ce qu'il faut. Tes yeux de plastique ne sont pas de bonne qualité, du moins pas aussi bons qu'ils le seraient s'ils n'étaient pas tombés en panne là-bas, dans l'autre monde, et s'ils n'avaient pas été mis au rancart pour faire ensuite partie d'un envoi à destination du énième monde, de celui qui ne possède pas et ne peut pas payer – et ne peut même rêver de payer – des bio-implants d'une technologie nouvelle.

Peut-être ces yeux ont-ils coûté une tonne de blé (deux ? trois ?) ou vingt barils de pétrole ? Personne ne le sait, parce qu'il est impossible de savoir ce qui se négocie entre ce monde et l'autre, combien valent les choses. On ne sait pas, parce que ça ne servirait à rien de savoir. Ces choses ne peuvent pas s'acheter. On ne peut que les voler.

Et c'est pour ça que tu es ici.

Tu vas en silence, sachant qu'il en aura d'autres, que tu ne seras pas le seul par cette nuit de pirates, que tu devras lutter pour l'instant magique, celui de l'hécatombe, qui te fournira un engin inconnu, une pièce usagée, mise au rebut, grâce à laquelle tu seras plus compétitif, mieux armé pour survivre.

Le vaisseau – ça n'est pas un bateau, ce n'est pas quelque chose qu'on pourrait qualifier de bateau – flotte tranquillement, deux mètres au-dessus de l'eau sale, sur la merde. Son métal impeccable brille à tes yeux de plastique, brille odieusement. Il n'y a rien d'autre qui brille dans ton monde. Le brillant vient de l'extérieur. Il vient, fait la nique et s'en va. Tu détestes aussi tout ce qui brille. Et la propreté. Et le vrombissement qui émane du vaisseau. Tu as la haine. La haine pure.

Les nombreux fantasmes obscurs surgis de cette nuit et de la brume acide qui couvre les étoiles se déplacent selon des lignes convergentes, vers un centre d'attraction. Les machines muettes qui accomplissent le travail savent que tous les pirates silencieux de l'ombre sont là et se rapprochent, mais elles ne se troublent pas. Leurs mouvements souples et précis traduisent un mépris tranquille. Ça ne laisse pas prévoir pour autant ce qu'elles sont capables de faire si on les irrite. Les machines réagissent, comme le savent ceux qui ont assisté à une folle tentative de ce genre et y ont survécu pour la raconter. Elles

le feront si on franchit les limites programmées, si ces créatures insignifiantes qui grouillent par là osent venir assez près pour acquérir une existence, trouver une place, devenir un numéro inscrit dans leurs programmes.

Mais nous parlons de **leurs** machines, et aucune créature ne s'approcherait de **leurs** machines. Les créatures, et toi parmi elles, attendent.

Sans Nom attend dans l'obscurité. Les conteneurs sont déchargés méticuleusement et restent là, sur le ciment et le cambouis, alignés au millimètre près, selon un schéma obsessionnel, par les bras gigantesques du vaisseau. Sans Nom tâte ses poches qui contiennent six grenades *Kenyat-Koomey*, seules capables de faire éclater les parois des conteneurs. La technologie des uns contre celle des autres. Aucune autre combinaison n'est possible. Pas même en rêve.

En principe, son idée, son plan, c'est de ne pas les utiliser. Il va attendre qu'un autre gaspille les siennes. Bien entendu, il n'est pas assez naïf, assez stupide pour ignorer que les autres préparent le même coup. Une ambiance insupportable, comme un arc gigantesque, tendu à se rompre, et la flèche sera lancée au dernier moment possible, par celui dont la tension nerveuse aura basculé d'une fraction infinitésimale.

Sans Nom est tendu, mais il parvient à dominer autant que faire se peut sa nervosité. C'est difficile quand la survie exige que tu te procures avant les autres l'instrument qui augmentera suffisamment tes capacités physiques – et mentales – pour que l'emportes sur tes concurrents la prochaine fois. Son corps en fournit le meilleur exemple : son bras droit est un implant récupéré il y deux ans, dans une bagarre, un membre à la main maladroite et tremblante pour toutes les tâches délicates, mais très bonne, performante, quand il s'agit de manier des armes. Son bras gauche a tué en diverses circonstances plus de six cents hommes, tous pourvus, eux aussi, de divers types de bio-implants. Chaque fois, quelle que soit l'arme qu'il empoignait, il a pu vaincre grâce à la rapidité impressionnante des servomécanismes de ses implants. Mais les avantages, dans ce monde de mort, de souffrance et de merde, ne durent pas éternellement. S'il s'endort une seule fois, rien qu'une seconde, s'il cède un pouce dans sa carrière de pirate, si, une seule fois, il est dépassé par un autre ou par d'autres, ceux-ci auront des implants semblables ou supérieurs aux siens, et il ne pourra pas lutter. Ça n'est pas un fantôme. Il le sait. C'est arrivé à d'autres ; ils sont morts.

En plus – détail qui a son importance – il y aura la police.

Tu sais que les flics ont de meilleurs implants que toi. La question est simple : les Messieurs d'ici, les vrais destinataires de ces conteneurs qui arrivent périodiquement, les seuls qui peuvent payer – parce qu'ils paient, avec le seul argent valable pour ceux de l'autre monde, les seules ressources naturelles qui subsistent dans cet enfer et cette désolation – se répartiront ce qu'il y a de mieux entre eux et leurs familles, mais n'oublieront jamais leurs sbires, leurs armées personnelles, car ces Messieurs, qui sont dans le même borborygme que toi – bien qu'ils habitent évidemment le meilleur quartier – ont les mêmes contraintes pour survivre. Alors il leur faut pourvoir aux besoins de ceux qui font le sale boulot.

Je sais que tu ne te préoccupes pas beaucoup de ces détails. Et toi, tu

sais que les flics ont un handicap par rapport à des types comme toi, par rapport aux pirates. Ils vivent bien.

Mais le désespoir est toujours plus fort que le pouvoir. Le pouvoir, c'est eux qui le détiennent. Les flics ont les meilleures armes, mais ils font un travail. Quand ils l'ont fait, quel que soit le résultat – s'ils ne crèvent pas au combat, bien entendu – ils reviennent dans leurs maisons luxueuses et bien défendues, vers leurs femmes opulentes, leurs repas plantureux, jusqu'au moment où il leur faut affronter la prochaine urgence. Bien entendu, s'ils se battent bien, s'ils s'exposent trop, les desperados, qui sont nombreux, auront une meilleure chance de viser juste et de les tuer. Les flics n'agiront, et tu le sais bien, qu'à la façon d'un couloir de contention. Il leur suffira d'atteindre deux objectifs : faire en sorte que les pirates emportent le moins possible de la cargaison et s'en sortir vivants. Ça ne sera donc pas eux les vrais ennemis. Les ennemis dangereux, c'est tes pareils.

Ceux qui, comme toi, n'ont pas de nom.

Les engins achèvent le déchargement, se replient sur les hublots qui brillent, et le vaisseau vrombit fortement. Les policiers forment une haie d'honneur, saluent le vaisseau de l'autre monde tout en maintenant une file tournée dans l'autre direction, en vue de l'attaque qu'ils savent imminente. Il y a deux rangées sombres d'uniformes, l'une face au vaisseau qui s'en va, l'autre face à la nuit, à l'enfer, épaule contre épaule, dans la tension, dans l'attente des engins automatiques qui transporteront ce chargement entre les extrêmes (ordure d'un côté/trésor de l'autre), et de la déflagration imminente.

Le vaisseau émet un sifflement qui s'accélère et croît jusqu'à dépasser le seuil au delà duquel il cesse d'être audible. Comme par moquerie, par une odieuse moquerie, se déploient sur chaque côté des sortes de grandes bannières. Des centaines de mètres de rouge, de blanc et de bleu impeccables. Si c'est possible, si cela a un sens, tu hais les couleurs. Pas de place pour le rouge, le bleu ou le blanc. Les bannières flambent dans leur superbe égoïsme. Tu détestes aussi ces étoiles qui apparaissent là-bas.

Le vaisseau est parti. Un transport terrestre qui attendait à une centaine de mètres, selon la procédure qui régit les importations, roule vers les lieux où, pour le moment, rien ne bouge. Les policiers attendent, figés sur place, que les ombres se jettent sur eux. Ils ont confiance en leur force, dans ces mécanismes de mort et de puissance multipliés par dix dont chacun d'eux dispose, mais, au fond d'eux-mêmes, s'ils gardent quelque chose d'humain, ils ont sûrement peur. Peut-être pensent-ils que, cette fois, l'attaque n'aura pas lieu, mais, ils le savent bien, c'est pure chimère. Peut-être ne pensent-ils rien.

Alors, à l'instant où le transport déploie ses griffes d'acier vers le premier conteneur, la bataille s'engage. Pour l'heure, la police n'est pas la cible. On entrevoit une silhouette noire qui surgit des ténèbres, une silhouette aux mouvements fugaces qui se glisse au bord du quai et qu'on parvient difficilement à distinguer – même à l'aide de l'électronique – étant donné la rapidité des implants qui lui servent de jambes.

La silhouette file comme un trait devant les conteneurs, lance quelque chose. Un éclair. Et voici que d'autres ombres se mettent en mouvement.

Tout s'accélère, fuse en une séquence atroce d'images fulgurantes. Et

l'attaque se traduit déjà par un conteneur forcé. Les flics et leurs armes forment une trame de fils lumineux qui protège la partie du chargement restée intacte. La silhouette qui a ouvert le tir flambe et devient fumée. Touché, abattu. D'autres silhouettes arrivent, gesticulent, courent. Encore deux, trois, cinq nuages de fumée.

Tu te lances en avant. Les flics gardent le bras robot du transport qui introduit conteneur après conteneur dans son ventre. Le conteneur forcé, abandonné sans défense, est au centre des attaques. Les silhouettes sautent, bondissent, rampent, glissent, courent, passent par l'ouverture, gesticulent, puis tentent d'échapper. Beaucoup d'entre elles tombent. Nuages de fumée et odeur de chair cramée. Quelques-uns s'échappent.

Tu le sais, il n'y a pas de temps à perdre. Logiquement, le plus précieux se trouve au cœur du conteneur, et les mains rapaces se rapprochent déjà du trésor. Tu sautes – tes jambes *F-Jumpy* ne t'ont jamais manqué – tandis que tu lances ta grenade. L'astuce, c'est que personne n'attend l'explosion d'une grenade à cet instant précis, quand le conteneur éventré offre ses plus précieux trésors à qui veut se servir.

Cependant, tu ne les surprendras pas tout à fait. Un flic surveille. Un rayon de lumière violente jaillit de sa silhouette et frappe ton bras gauche qu'il met en pièces. Mais c'est déjà tard. La grenade se prend dans la jambe d'un policier. L'homme tend la main et tente de l'arracher. Le levier s'est fortement accroché et, en se dégageant, emporte de l'étoffe et des pièces de métal. Le masque inexpressif du policier ne laisse filtrer aucun son. La mort elle-même ne suffit pas à les troubler. Ont-ils quelque chose d'humain ? Tu te le demandes.

L'explosion est beaucoup plus violente que d'habitude, car, cette fois-ci, il n'y a pas de paroi capable de résister à l'impact et de l'absorber. La plupart des flics volent en éclats, et quelques-uns, ceux qui avaient le plus bénéficié de renforcements artificiels, volent, en entier, comme des mannequins de chiffon, vers la rivière et vers les ténèbres de la zone portuaire. Diverses sont les ombres, divers sont les Sans nom qui tombent ou sont réduits en miettes.

Ce combat n'oppose pas des factions. Chacun est une armée en soi, un ennemi de plus.

Tu te lèves de ton poste, derrière le conteneur ouvert, tu pivotes, élargis la brèche avec ta main d'acier et tu commences à choisir tranquillement. Le robot transporteur, indifférent à ce qui se passe, continue à charger des conteneurs intacts. Tu distingues des ombres qui attendent toujours, calmement, que tu aies fini de sélectionner. Il n'existe pas de loi entre les desperados sans nom, mais un pirate qui tient la zone de pillage au point de pouvoir se servir tranquillement mérite le respect. Quand tu t'en iras, la bagarre reprendra. Pas avant.

Tu prélèves des paquets divers, tous emballés dans ces papiers brillants à rayures rouges, blanches et bleues ou bleues à étoiles blanches – les couleurs et les formes que tu hais. Tu les enfournes rapidement dans ton sac de pirate. Des centaines d'yeux attendent. Tu ne sais pas de quoi ils seront capables. Quand tu ne peux plus ajouter une épingle au contenu de son sac, tu t'arrêtes. Tu penses que ça suffit. Tu déclenches la vitesse supérieure, et grâce aux implants dont tu disposes, tu quittes les lieux à deux cent cinquante

kilomètres à l'heure, tiré par un exosquelette presque immatériel, déplié sous tes frusques,

Le système n'est pas parfait. Les batteries lâchent au bout de trois ou quatre secondes, deux ou trois blocs d'immeubles plus loin. Tu te jettes sur le sol, entre les ombres, entre les ruines, et tu observes autour de toi. Personne.

Tu rampes parmi les détritiques, t'éloignant de la bagarre qui reprend là-bas, derrière toi, avec les explosions et les ombres qui courent à toute allure.

Tu t'en es sorti. Et tu as gagné.

Ton refuge. Tu allumes une faible lumière. Tu enlèves ton masque. Tu soignes les plaies qu'ont laissées sur tes joues l'acidité de l'atmosphère et le frottement de ce masque qui t'a permis de respirer.

Tu regardes le moins possible ton visage dévasté. Sur un rayonnement de ta caverne, tu gardes une trousse avec un visage nouveau que tu peux t'implanter, un merveilleux visage imputrescible aux traits parfaits. Mais tu ne peux pas l'utiliser. Tu le hais. C'est la figure de l'un d'entre eux, d'un de ces hommes de l'autre monde que tu as aperçu une fois dans un hublot et qui te regardait de haut, depuis son impressionnant vaisseau. Yeux clairs, peau blanche, nez droit, bouche fine, cheveux fins et incroyablement brillants, comme de l'or.

Un instant tu regardes ton visage détruit, la moitié de nez, les lèvres déchirées en morceaux irréconciliables. Mais tu détournes ton regard du miroir. Tu ne veux pas en savoir davantage. C'est ton visage, ton visage de toujours, celui que tu te rappelles, celui qui convient, le seul que tu puisses accepter. Tu ne pourrais pas porter le visage d'un étranger. Le visage de ta haine.

En silence, comme si c'était une nuit de fête, tu passes en revue tes paquets. Tandis que le feu brûle déjà les papiers d'emballage, tu lis les prospectus et fais l'inventaire de tes nouvelles possibilités. Tu constates que le résultat n'est pas parfait. Il n'y a rien pour remplacer ton bras gauche détruit. Mais, après tout, ça n'a pas tellement d'importance. Tu t'en procureras bien un.

La première chose que tu essaies, en souriant, c'est une paire d'yeux *Lynx Mark-XIII*, la merveilleuse dernière invention du mois, à en croire le prospectus. Tu mets les anciens dans l'étui des nouveaux, au cas où... puisque l'étiquette destinée à l'exportation ne contient pour toute explication que le mot : *INTERMITTENT*.

Suivent d'autres pièces détachées, chacune meilleure, plus perfectionnée, plus précise et plus puissante que celle dont tu disposais. Tu n'as pas besoin de chirurgie : ton corps de chair est resté dans la poubelle de divers chirurgiens pirates.

Les implants s'insèrent exactement à leur place. Ici un membre, plus haut un capteur, plus bas une plaque pectorale, un module d'énergie dans ce côté-ci.

Tu essaies soigneusement chacun d'eux pour voir si ces modèles, bien qu'ils soient nouveaux, ont des défauts qui rendraient le changement injustifié. Mais la science de l'autre monde est admirable. Chaque pièce se révèle inévitablement meilleure que la précédente.

Une fois que tu t'es reconstruit, tu mets de côté les pièces qui restent. Tu feras en sorte de les échanger – si tu trouves quelqu'un – contre quelque chose

de plus intéressant. Un nouveau bras gauche, une paire d'yeux qui ne seraient pas intermittents, peut-être une fille pour passer un bon moment.

Tu te recouches sur le ciment pour reposer ce reste de corps qui est là, sous le plastique et le métal et qui subit encore des sursauts de tension. Avec la relaxation vient le malheur. La réalité qui mord et déchire. Le cri de haine de la vérité.

Tu es un rat, une larve, une vermine de la pire espèce. Tu viens de t'offrir une orgie de bassesse et de saleté, tu as joui en te roulant dans l'ordure. Tu bois dans les chiottes de tes ennemis. À l'autre bout du conduit qui évacue leurs cloaques, tu attends qu'ils t'envoient leurs excréments pour te nourrir.

L'image est si douloureuse que tu serres violemment les dents, mastiquant la haine et la honte. Tu ne peux pas en supporter davantage. Tu fermes le poing, presses le micro-piston dans la paume de ta main. Une seconde plus tard coule dans tes veines le *plax* chaud, doux, agréable, délicieux.

Tu ne sauras jamais, Sans Nom, si ce produit a toujours fait partie de l'implant ou s'ils l'y ont mis pour toi, pour le rat. Tu sais qu'eux, ça n'a jamais été des « gens bien », qu'ils se sont toujours camés. Mais tu soupçonnes qu'ils mettent maintenant du *plax* dans tous les implants qu'ils envoient, de manière à tenir les rats tranquilles, paisibles, satisfaits.

Tu fermes les yeux pour pleurer, mais les larmes ne viennent pas. Tu maudis en silence, de toute la force de ton cerveau. Mais tu n'arrives à rien. Il n'y a pas de soulagement possible. L'univers continue. Sale, misérable.

Tandis que la somnolence due à la drogue s'empare de tes restes de chair et que tu te relaxes, tu en reviens à la réalité et tu penses à toi, à ce qui t'attend demain. Tu dois partir en chasse, tuer quelqu'un et lui arracher le bras avant qu'un danger ne fasse de toi une victime handicapée par ce bras en moins.

Ton moi revient à la surface, une ébauche de moi qui émerge de la stupeur chimique, se contorsionne furieusement en toi, repousse cette idée.

Puis la drogue progresse, et maintenant oui, solitaire sombrant dans l'inconscience, tu planifies tes prochains mouvements de chasseur.

Traduction : Pierre Jean Brouillaud

Son amour sur le quai **(Carlos Daniel Joaquín Vázquez)**

« Mi Buenos Aires podrido
Cuando yo te vuelva a ver
Hambre, tristeza y hastío »
Charly G¹

Quand il se décida il ne savait pas si ça valait la peine. Il ne savait pas non plus si, à l'arrivée, il trouverait quelque chose.

Il s'engouffra dans la bouche principale, énorme et grasseuse, de *Constitución*, terminus de la ligne *Roca de Magnetocarriles*, échappant aux premières gouttes jaunes qui tombaient du ciel éternellement couvert de cette ville mal nommée, pluie qui se répétait tous les jours, presque à la même heure, pour ronger lentement la patine acrylique protégeant les édifices de la cité.

Là, en cet endroit de Buenos Aires, le temps arrêta son tic-tac au début du siècle précédent, ce qui coïncidait presque avec son départ. Seulement, les symptômes s'en trouvaient accentués. Certains des pigeons qui survivent se réfugient dans tous les coins qu'ils rencontrent, déplaçant les rats et, quelquefois, s'entredévorent avec eux. Ça et là s'empilent des stalagmites de déjections qui transforment tel ou tel secteur en cavernes dégoûtantes où résonnent les bruits d'un tango pleurant la trahison.

Les dents de marbre de la station, empâtées par la boue que les gens ne tardent pas à traîner de l'extérieur ne parviennent pas à le transporter là-bas, dans cet autre monde beaucoup plus dur, beaucoup plus froid. Pas plus que la voix d'un gamin de la rue qui s'offre à lui corps et âme pour de maigres pesos ne parvient à le tirer de l'hypnose.

Marchant dans les vapeurs des menus qui se préparent à quelques pas de là, il se dirige vers la billetterie pour se joindre à la file paresseuse des bonnes femmes qui protestent à son passage. Hypnotisé, il arrive au guichet, hypnotisé, il achète le billet, et, hypnotisé, il échappe à la femme édentée qui, un enfant dans les bras, a l'intention de lui faire payer un péage.

Il le comprenait : on ne pouvait prétendre qu'elle était encore vivante. C'était seulement pour lui qu'il s'était écoulé huit ans, mais le fait qu'elle avait choisi cette fin atroce avivait ses souvenirs.

Dans sa tête flottait encore l'image de la disparue. À cet instant précis, quand il passa par l'endroit où elle s'était jetée sous le métal, une larme se mêla au souvenir de cette matinée de printemps où il s'était enfermé dans le vaisseau pour se perdre dans l'espace et le temps.

Il sortit à la station suivante, sentant une spirale de glace qui lui montait lentement par l'épaule pour s'enfoncer dans la nuque.

¹ -« Mon Buenos Aires pourri
Quand je te reverrai
faim, tristesse et ennui. »
Charly G

Il acheta le meilleur bouquet de roses que pouvait lui proposer le fleuriste. « Elle mérite bien ça, et même beaucoup plus » ajouta-t-il, exprimant ainsi son émotion devant le vendeur.

Et, sans attendre davantage, il remonta les quatre pâtés de maisons. Il était impatient, parce qu'il avait sur lui un petit souvenir, un cadeau que lui avait fait un habitant d'Argus IV depuis déjà pas mal de temps. L'objet lui donnait confiance, le rassurait.

Juancho était le gardien de cette partie du cimetière. Quand il vit que le visiteur s'arrêtait devant la concession deux cent vingt, il pensa qu'il fallait en profiter et essayer d'en tirer quelque chose, vu qu'il n'avait jamais vu personne s'intéresser à la pauvre femme qui gisait là.

Un de ces jours, quelqu'un devait venir pour cette pauvre fille, pensa-t-il. Il y aura un moment où ils nous demanderont de l'enlever et de faire de la place pour quelqu'un d'autre. Ici, c'est plein, et certains se donnent le luxe de ne pas se préoccuper des restes. Mais, de toute façon, on ne peut rien faire de plus.

Quand il décida de s'approcher, il remarqua quelque chose de bizarre.

Il appela son compagnon :

— Beto ! Viens voir ce type.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Regarde ! Tu vois ce qu'il vient de sortir.

Tous deux restèrent à observer comment le type posait la petite boîte noire sur le sol et se plaçait à côté. Quelques secondes plus tard, l'image d'une belle femme surgit du néant, dans d'infimes nuances de lumière.

— Mais ces gens sont fous ! Venir déposer, après toutes ces années, une holophoto devant une concession !

— Avec cette invention, tout ce qu'ils ont réussi à faire, c'est à remplir le cimetière de fantômes. Ils sont si réels qu'on pourrait s'y tromper.

— Il y en a qui bougent, là-haut. On devrait l'interdire ! Ils vont me rendre dingue. Il y a deux jours, je suis allé demander à l'un d'eux s'il avait besoin de quelque chose. Quand je me suis rendu compte, j'ai eu peur, et puis j'en ai pissé de rire. Regarde ces cinglés !

La vision étira les bras, sourit. L'autre s'avança et l'entoura de ses bras.

— Maintenant, dit Beto, celui-là est plus fou que moi. Étreindre une holophoto...

— J'ai l'impression que ce type déraile. Ça c'est le comble !

— Bah ! Chacun fait ce qu'il veut de ses morts.

— Non, mon vieux, c'en est trop ! Je ne permettrai pas !

— Hé ! Qu'est-ce que tu fais ?

— Lâche-moi...

Juancho se dirigea vers l'inconnu avec la ferme intention de s'imposer. Sincèrement, il trouvait que ça confinait à la folie de venir au cimetière étreindre le halo immatériel créé par une technologie avancée et froide. Plus fou que si, autrefois, il avait embrassé une statue. Mais quand il se trouva à quelques pas seulement, il changea d'avis. Il se rappela qu'il avait, lui même, pleuré devant la tombe de son frère mort sur un champ de bataille, une tombe vide peut-être, peut-être occupée par un autre corps, enclavée sur le territoire spongieux d'îles oubliées. Il leva les yeux (sans savoir quand il les avait baissés) et vit que l'étranger le regardait. Il ne savait plus que faire et bredouilla seulement

quelque chose d'informe. L'inconnu regarda en direction de l'image, puis le regarda à nouveau. Juancho voulut s'excuser de s'être mêlé d'une affaire privée, mais l'autre ne l'accepta pas ; il lui fit un geste et lui dédia un sourire de compréhension. Il se sentit profondément troublé de s'être laissé aller et commença à reculer, honteux, laissant l'autre de nouveau seul avec la vision.

Puis il entendit un léger craquement qui le fit se retourner. L'étranger et l'image étaient enveloppés d'un champ iridescent, léger, magique. Tous deux le regardèrent et lui dédièrent un nouveau sourire.

Et ils commencèrent à s'estomper.

Lentement.

Jusqu'à disparaître.

Traduction : Pierre Jean Brouillaud

Latinos et gringos, rapports difficiles qu'illustre bien le texte suivant

Insécurité **(Claudio Biondino)**

Andrés Aguëro sortit de sa nouvelle maison et, à la porte, captivé, contempla le voisinage calme, élégant. C'était comme au cinéma, exactement comme il l'avait rêvé. Tout s'était passé très vite mais, bien qu'il ait du mal à y croire, c'était la vérité. Ses qualités d'ingénieur systèmes lui avaient permis de sortir de l'enfer qu'était devenu Buenos-Aires et l'avaient transporté au paradis.

Même s'il se rappelait les sueurs froides qui lui venaient au front et aux mains, le sentiment d'angoisse, de désorientation qui le saisissait chaque fois qu'il regardait les informations ou lisait les journaux.

Barras y Estrellas por Siempre²

Tragique enlèvement express à Villa del Parque. Un homme est contraint par des délinquants à forcer plusieurs distributeurs automatiques de billets et succombe au cours d'une fusillade entre les malfaiteurs et la police.

— Ce foutu pays n'en sortira jamais, Miguelito.

C'était chez Andrés une rengaine qui finissait par exaspérer ses camarades de travail. Ce qui ne veut pas dire qu'ils n'étaient pas d'accord.

— Et ... ? demanda Miguel, tout en approuvant d'un geste. Tu as posé ta candidature auprès de l'entreprise yankee ?

— Oui, ils devraient me répondre cette semaine, dit Andrés.

Et lui seul savait l'importance qu'il attachait à la possibilité de travailler ailleurs.

Il n'avait pas simplement l'ambition d'améliorer sa situation économique. Il voulait se libérer de la *peur*. C'est pourquoi les grandes agglomérations comme New York ou Miami ne l'attiraient pas. En échange, l'entreprise qu'il avait contactée offrait un poste de travail dans une paisible localité de la Nouvelle-Angleterre. Il imaginait les beaux ensembles de maisons à l'américaine, prospères, avec des jardins bien entretenus et des enfants heureux jouant dans les rues.

— Et qu'est-ce que nous allons faire dans un endroit où nous ne connaissons personne ?

Romina, la femme d'Andrés, ne comprenait pas les rêves de son mari :

— En plus, nous allons crever d'ennui. Le soir, il n'y a rien à faire, et j'ai entendu dire que les *gringos* sont très aimables mais que, fini la journée de travail, ils ne te connaissent plus.

— Tu veux savoir ce que nous allons faire, répondit Andrés en élevant la voix un peu, jusque ce qu'il fallait. Nous allons assurer notre avenir matériel et –

² - Version en langue espagnole de l'hymne patriotique des Etats-Unis *Stars and Stripes for ever* (la Bannière étoilée). Utilisée par la télé argentine comme indicatif d'une émission à sensation.

ce n'est pas rien – nous allons nous libérer de ce truc-là.
Il montra le téléviseur.

Barras y Estrellas por Siempre

Un couple et ses deux enfants assassinés par des malfaiteurs qui les avaient surpris en train de pénétrer chez eux. « Les bandits les ont brutalisés et frappés pour leur faire dire où ils cachaient l'argent, tellement qu'ils ont fini par les tuer, précise-t-on de source proche de la police. Les parents et connaissances insistent sur le fait que chez les victimes il n'y avait pas d'argent. »

Le jour où arriva la nouvelle fut le plus beau dans la vie d'Andrés. Un courrier électronique lui fit savoir que sa candidature était acceptée. Il ne poussa pas de cris euphoriques et ne sauta pas de joie. Il se contenta de soupirer, de fermer les yeux, et il eut le sentiment que ses efforts pour sortir du funeste destin qui l'avait fait naître *latino* commençaient à porter leurs fruits.

Romina se contenta de faire les bagages et de suivre son mari.

Andrés se remémorait tout cela tandis qu'il contemplait avec satisfaction son nouveau cadre de vie depuis la porte de la maison que l'entreprise lui avait attribuée. Il venait de sortir prendre l'air après le choc que lui avait provoqué les premières mesures de *Barras y Estrellas por Siempre* diffusées par le téléviseur quelques minutes plus tôt, comme si un oiseau de mauvais augure le persécutait jusque dans son nouveau cadre de vie. Il se souvint aussitôt qu'il s'agissait d'une marche patriotique et non de l'indicatif musical d'un bulletin diffusé par les médias à sensation. Mais le poids sur sa poitrine l'avait obligé à sortir prendre l'air. Il lui fallait se libérer de cette horrible sensation.

Il marcha dans le jardin. Il sentait craquer sous ses semelles les premières feuilles mortes de l'automne dans la Nouvelle-Angleterre. À cet instant, les derniers rayons du soleil disparurent derrière les façades des maisons voisines. Mais Andrés ne s'inquiéta pas. Le quartier était, bien entendu, parfaitement éclairé. Il sortit sur le trottoir. Dans l'air flottait une sensation de sécurité totale. C'est peut-être pour ça qu'il ne prêta pas attention au son produit par les grelots d'un cheval qui arrivait au grand galop par la rue principale.

Simplement, il refusait de percevoir ce qui n'avait aucune raison d'être là.

Mais le son ne cessait de s'amplifier, de sorte qu'il lui fallut bientôt l'admettre et se retourner pour voir d'où il provenait. Andrés ne pouvait pas avoir peur. Pas dans ce cadre-là. C'est pourquoi il ne pouvait pas comprendre ce qu'il voyait, sauf, peut-être, une seconde avant la fin, quand cet impensable cavalier sans tête stoppa devant lui et, d'un coup net, impeccable de son épée à la base du cou, le décapita.

Barras y estrellas por siempre

Un Argentin ingénieur en systèmes assassiné aux Etats-Unis. La tête a disparu. Les autorités n'écartent aucune hypothèse. Les plus sérieuses s'orientent vers un règlement de compte ou vers un assassinat rituel perpétré par une secte satanique. L'épouse de l'ingénieur a été internée dans un hôpital psychiatrique. Elle affirme avoir vu un cavalier décapité, vêtu de noir, quitter les

lieux avec la tête de son mari sous le bras.

Traduction : Pierre Jean Brouillaud

Et maintenant qui a cru que l'humour était le privilège des Anglo-Saxons ?

Le Bar, les vieux et les chats **(Cristian J. Caravello)**

Certaines choses ne peuvent arriver que durant la nuit. La nuit porte un voile magique, une couronne d'étoiles et une armée d'ombres. Et les étoiles sont mystérieuses, et les ombres obscures.

Celui qui est attiré par le mystère et la magie se doit d'aimer la nuit.

Qui peut nier la saveur d'une balade de quartier à deux heures du matin ? Là, on écoute le silence de la lune, on devine l'humidité des vieux édifices, on entend respirer les jardins. Les aboiements sont différents la nuit, et le ronflement d'un moteur d'auto, isolé. Tout est unique, solitaire et personnel. Les choses sont plus proches les unes des autres et chacun plus proche de l'autre.

Je tournai au coin de la rue et avançai sur le trottoir délabré, humide de rosée. Sur la droite une succession de locaux commerciaux dormaient, leurs rideaux baissés comme des paupières fatiguées. À gauche, la chaussée, avec ses tourbillons de feuilles noires déchiquetées se trémoussant sur le pavée, balayées par un courant d'air qui, après avoir caressé la Pampa, se déploie sur la ville en un delta de brises. La nuit, Buenos Aires redevient un hameau qui interrompt la campagne, une simple plaie dans la plaine interminable, où vit la vermine qui se nourrit du fleuve.

La voiture noire traversa le carrefour deux rues plus haut. Toutes les autos sont noires à deux heures du matin. Les autos et les chats. Peut-être par curiosité, peut-être par ennui, je parcourus les deux pâtés de maisons et pris sur la droite, suivant ainsi la direction prise par le véhicule. Je débouchai dans une ruelle sombre et sans nom. La voiture noire était garée en face, juste à côté d'un vieux bar qui irradiait à peine assez de lumière pour éclairer la rue pavée. Quelques chats rôdaient devant la porte. Ils entraient, sortaient et sautaient sur les toits des maisons voisines. Là, ils miaulaient, couraient, grimpaient, guettaient, se trouvaient, se battaient face à la lumière et copulaient cachés dans l'ombre.

J'entrai dans le bar et m'installai à une petite table près de la fenêtre. Dehors il n'y avait pas grand-chose à voir, mais entre le mur et la fenêtre, on choisit toujours la fenêtre.

Il me parut surréaliste de trouver un bar ouvert à cette heure de la nuit au milieu d'une ruelle, mais certainement l'endroit était-il renommé. Il s'agissait d'un vieux bâtiment restauré avec plus de goût que de splendeur. Immédiatement on remarquait le sol d'origine, composé de carreaux alternés noirs et blancs bordés d'une double frange noire tressée sur fond blanc qui faisait le tour du local. Les murs s'ornaient d'un enduit rustique et de quelques écaillures intentionnelles qui laissaient apparaître de grandes briques rongées par le temps et les batailles, à peine recouvertes d'un vernis terni. Du plafond invisible descendaient des chaînes noires terminées par des abat-jours ouverts

comme des chapeaux chinois, composés d'un matériau translucide qui les faisait flotter au-dessus des tables, dirigeant la lumière vers le bas et laissant dans l'obscurité tout ce qui se trouvait au-dessus des deux mètres. Il n'y avait pas plus de vingt tables arrangées en angle droit, formant un L large et court autour du comptoir. Au fond, sous une arcade imposante, se trouvait l'accès aux sanitaires. Sous les pictogrammes des dames et des messieurs étaient accrochées deux affichettes qui disaient : « RÉSERVÉ AUX CLIENTS ». Et, très étonnant, au bas de chaque porte il y avait un passage type va-et-vient pour la libre circulation des animaux familiers qui, je m'en rendis vite compte, invariablement étaient des chats.

Immédiatement, je perçus le frôlement rugueux du regard des autres qui vous fait vous sentir étranger. À une table voisine, deux vieilles discutaient avec animation tout en buvant une infusion accompagnée de tartes aux pommes et *lemon pie*.

J'appelai le serveur et commandai un *cappuccino* avec *amaretti* plus un verre de xérès. C'était un homme âgé, très cérémonieux, qui immédiatement prépara la table en y apportant différents objets avec une routine lente et ordonnée. Il mit une petite nappe individuelle, un centre de table, deux chocolats enveloppés dans du papier d'aluminium et de la cellophane, une carafe d'eau et un petit verre conique aux parois épaisses et striées verticalement.

— Je vous apporte votre commande de suite, dit-il. Et il partit.

Je m'appuyai au dossier pour observer les gens. Aussitôt un octogénaire sortit des toilettes, il avançait avec difficultés cramponné à un bâton en bois verni. Derrière moi, un homme d'âge moyen se leva, plia son journal et s'empressa de l'aider.

— Je ne sais si vous faites bien de venir ici, don Hippolyte, lui dit-il tout en le soutenant.

— C'est merveilleux, répondit l'ancien. Nous revenons demain.

L'assistant secoua la tête.

— Cette habitude va vous emmener dans la tombe.

— Je suis déjà mort, Pepito. Je viens ici pour vivre mes derniers instants.

Lentement, ils sortirent, montèrent dans une voiture bleue qui attendait à quelques mètres et disparurent au coin de la rue.

En même temps que je réfléchissais à l'étrangeté de ce dialogue je me rendis compte que tous les clients du bar étaient des personnes âgées.

Un chat noir émergea du va-et-vient des toilettes pour hommes. Il sortit sur le trottoir, s'approcha de deux ou trois autres chats qui semblaient l'attendre et ensemble se perdirent dans l'obscurité de la ruelle.

Une chatte couleur cannelle m'approcha d'un air décidé et commença à se frotter contre mes mollets. Elle partait des moustaches et avançait en appuyant avec fermeté tout son côté jusqu'à l'extrémité de la queue, puis elle faisait un huit entre mes jambes et répétait l'opération avec l'autre mollet. Je lui caressai la tête et elle plissa les yeux de plaisir. Au bout d'un moment de sa routine câline elle partit comme une flèche et disparut derrière la petite porte des toilettes pour dames, laissant mes chaussettes de laine couvertes de poils jaunes.

Le garçon m'apporta mon cappuccino et profita du voyage pour encaisser l'addition des vieilles aux infusions, qui semblaient plutôt pressées de payer. Empressement qui s'expliqua de suite, car immédiatement après elles se dirigèrent vers les toilettes.

Je savourai mon café tout en observant la réunion de chats à l'extérieur. Ils avaient envahi toute la ruelle. En regardant sur les toits on pouvait voir leur silhouette se découper sur le clair de lune, allant et venant avec une étrange frénésie. De temps en temps ils descendaient sur le trottoir, se regroupaient à deux ou trois et entamaient la marche en suivant un parcours précis. Ils longeaient la ruelle jusqu'à escalader le mur du fond pour tomber dans l'arrière-cour d'une vieille chapelle.

Une vieille coquette, les cheveux très colorés, passa près de ma table, s'arrêta un instant et me dit à voix basse :

— Belles chaussettes, surtout bien douces, et elle continua vers la rue.

Au même moment, une autre entra, marchant doucement, légèrement inclinée vers l'avant. Elle avança s'appuyant sur les tables et les chaises à sa portée. Elle s'assit à la table d'à côté, me regarda un instant et baissa le regard quand je l'observai. Elle ne pouvait pas avoir moins de quatre-vingt-dix ans.

Deux chattes sortirent des toilettes pour dames en trotinant allégrement, la première attendit un instant la deuxième, et toutes deux se dirigèrent vers la fête des chats qui semblait battre son plein dans la ruelle.

Un vieux qui était seul se leva pour aller s'asseoir à la table juste à côté de la nonagénaire qui venait d'entrer. Ils conversèrent, discutèrent, lui insista en se référant à un précédent rendez-vous :

— Allons, ça ne t'a pas plu ? Si tu t'es éclatée, tu ne vas pas me le dire.

Elle le repoussa plusieurs fois, et je jurerais qu'à un moment elle m'avait regardé en me demandant de l'aide.

Quand le grand-père devint plus insistant et commença à la tirer par la main, secouant la pauvre vieille d'avant en arrière, je jugeai qu'il était opportun d'intervenir.

— Excusez-moi, grand-père, mais je crois que la dame préfère être seule.

Le vieux se retourna pour me regarder, d'un mouvement spectaculaire qui gardait le cou bloqué et pivotait au niveau de la taille. Il m'examina en haussant le regard, hésita un instant, puis leva les deux mains les paumes en avant.

— C'est bon, dit-il. Il se releva et se dirigea vers les toilettes des hommes en prenant tout son temps et avec une évidente mauvaise humeur. Il tomba presque en trébuchant sur un chat qui sortait par la petite porte du bas, mais l'animal l'évita avec agilité et continua sa route.

— Merci, jeune homme, dit l'ancienne, elle me caressa la main et me regarda avec tendresse. Je lui souris et regagnai ma table pour ne rendre compte que la scène n'était pas passée inaperçue et que tous les regards étaient sur moi ; hostiles pour les vieux, attendris pour les vieilles.

— Je ne sais pas ce qu'un homme aussi jeune fait ici, entendis-je commenter.

Je restai encore un moment, à présent intrigué par le manège de l'endroit. Comme des marionnettes gravement blessées par l'existence, ces personnages payaient leur addition et s'arrachaient dans un craquement d'os et de cartilages jusqu'aux toilettes surpeuplées, dans lesquelles entraient et

sortaient des chats grâce à la petite porte du bas. Je remarquai que les vieilles aux infusions, après une demi-heure, n'étaient toujours pas ressorties. Je constatai que, en général, aucun de ceux qui étaient entrés n'était ressorti. D'autres sortaient, ça c'était sûr. Et les chats qui allaient et venaient ne se trompaient jamais de porte; les mâles dans les toilettes pour hommes et les femelles dans les toilettes pour dames.

Finalement la nonagénaire paya son addition et se transporta jusqu'aux toilettes criant par les yeux les innombrables douleurs de la vieillesse.

J'appelai le serveur et demandai l'addition. Dans l'intervalle un chat gris et noir bondit vers moi et me griffa le visage. Instinctivement, je me jetai en arrière, tandis que l'animal se précipitait vers la porte. Je payai le garçon qui commenta l'attaque :

— Je suis désolé, monsieur, mais vous comprendrez que nous ne pouvons pas mettre les chats à la porte, me dit-il avec un clin d'œil.

Non. Non je ne comprenais pas. Mais ce qui maintenant m'apparaissait plus clairement, c'était qu'il se passait ici quelque chose d'étrange avec les vieux et les chats, et toutes les interrogations me ramenaient aux toilettes d'où les uns et les autres entraient et sortaient sans logique ni raison.

Une chatte blanche franchit la petite porte et vint à ma table. Je me recroquevillai m'attendant à une autre attaque, mais la chatte blanche grimpa sur mes genoux et s'y blottit dans une posture de repos. Je la caressai un peu et je la sentis proche, douce, je dirais même excitée. Elle sauta sur le sol et me regarda avec des yeux gris qui cherchaient à me dire quelque chose. Elle se dirigea vers la porte des toilettes, revint à ma table et repartit jusqu'aux toilettes. Depuis la porte elle me regardait, tournait sur elle-même et de nouveau me regardait. Finalement elle fila vers la porte et sortit dans la rue.

Je me levai, décidé à me rendre dans ces toilettes « réservées aux clients » afin de pulvériser le mystère.

À ma grande surprise, les toilettes étaient vides. Sur la droite d'un couloir central, face à un miroir qui recouvrait la totalité du mur, se trouvaient quatre lavabos impeccables de style ancien. À leur gauche trois petites portes, chacune donnant accès à un box. Un chat surgit de dessous l'une de ces portes et sortit des toilettes. Je me penchai pour examiner le réduit, puis entrai et fermai la porte. Il y avait une cuvette w.-c., un rouleau de papier toilette et une poubelle en plastique avec un couvercle. Sur la cloison de gauche une affiche proclamait une recommandation absurde : « *Souvenez-vous qu'il n'est pas prudent de prolonger l'état félin plus de deux heures* ». Avant de comprendre la phrase, ma tête commença à tourner. Les murs s'allongèrent vers le haut et la cuvette devint subitement énorme. Je perdis conscience pour la récupérer immédiatement. Je sortis du box totalement désorienté. Je parcourus cahin-caha le couloir immense et déformé, débouchai dans le salon où une pulsion instinctive me poussa dans la rue.

Ils étaient tous là dehors, dévoilant le mystère. Abandonnés au vice éternel de la jeunesse, profitant de l'agilité sans douleur, buvant l'élixir de la pirouette en sautant sur les toits, formant des groupes, parlant des anciens bals, des clubs de quartiers, récitant la composition de l'équipe de Boca Junior de 47, distillant la santé et sifflant des tangos de Hugo del Carril et Goyeneche.

Reproduisant par des miaulements féroces les querelles des bellâtres. S'emmourachant de la jolie fille du quartier qui attend coupable dans son avidité de sexe adolescent, cachée dans l'ombre, entre les citernes d'eau des terrasses. Vivant l'instant avec intensité pour terminer l'aventure assis face à l'horloge de la vieille chapelle.

Guidé par une excitation exubérante, j'effectuai un saut jusqu'à un auvent. J'atterris avec l'instinct d'équilibrer mon poids avec la queue. J'observai la géographie des tuiles s'étendant sous la lumière grisâtre de la lune, comme une forêt mystérieuse qui m'invitait au mouvement, et je m'enfonçai dans cette nuit à la recherche de la chatte blanche, pour la récupérer dans mon giron et la tenir là pour les deux heures suivantes, ou même plus, si par hasard elle préférait mourir d'amour plutôt que de retourner à la vieillesse.

Traduction : Jean-Claude Parat

Pour ne pas oublier Jorge Luis Borges

Meurtre dans la pulperia (Eduardo Poggi)

« *Été après été, il se contentait de l'idée abstraite de la possession et de la certitude que sa maison l'attendait dans un endroit précis de la plaine* ».
Jorge Luis Borges – Le Sud (Trad. R. Caillois)

Assis dans le fauteuil de la salle à manger, Murúa regardait les nouvelles à la télé. À presque quatre-vingts ans, il s'était découvert maintenant habitué à ce que tout ne soit que vols, corruption, drogue, viols et meurtres. Et tout cela se produisait même dans les villes et villages tranquilles de l'intérieur du pays : Cipolletti, Junín, Tornquist, Cañuelas. Les affaires policières relatées par les journaux à sensation à grand tirage, quand il avait à peine sept ans, étaient aujourd'hui devenues une routine.

Il y a soixante-dix ans, se dit Murúa, ça te retournait l'estomac quand tu regardais certaines revues comme *Así y Ahora*, affichées dans les kiosques. Je ne te dis pas ce que tu éprouvais s'il t'arrivait d'assister à un accident dans les rues de Buenos Aires. Et encore pire si tu as vu un homme en tuer un autre : ça te marque, ça te transperce l'âme pour la vie. Je le sais par expérience.

Emmêlé dans ces souvenirs, son attention fut attirée par une image et les commentaires du chroniqueur sur la mort d'un enfant dans une pulperia³ à José C. Paz.

Une pulperia ? *De nos jours ?*

Avec quelle légèreté on emploi les mots, pensa-t-il. Aussi bien dans le journalisme parlé que dans les gros titres des grands journaux.

C'est sûr, il y avait une pulperia sur un des côtés de sa Josepás, la propriété où il avait passé son enfance et son adolescence. Mais aujourd'hui ?

Lui-même l'avait vérifié une année auparavant : la propriété de ses chers souvenirs avait disparu sous un ensemble précaire de maisons en parpaings et tôles rouillées. Dans un moment de nostalgie il avait marché jusqu'à la gare La Paternal pour prendre le San Martín jusqu'à José C. Paz. Il déprima en voyant un supermarché Coto occuper l'espace de trois pâtés de maisons entre la gare et sa maison adorée. Même le terrain vague, la mare et les rigoles où il avait pêché grenouilles et anguilles, étaient occupés par le parking du supermarché et le bitume des rues. La haie de troènes qui faisait le tour de la maison érigée par son père et ses oncles sur des terrains achetés par le grand-père, n'existait plus elle aussi. Pas plus que n'avaient survécus les cerisiers, châtaigniers, abricotiers, mandariniers, noyers et néfliers sur lesquels il avait cueilli tant de fruits.

³ - Pulperia : Boutique typique de l'Amérique Latine où l'on trouve à peu près tout : Alimentation, droguerie, mercerie et qui fait aussi office de bistrot, lieu de rencontre...

Quelque chose ne fonctionnait pas bien dans le cours du temps : il était encore triste de ne pas avoir retrouvé sa chère villa et tout ce qui l'avait entourée, et cependant, sur les images qu'il venait de voir à la télé, il avait bien reconnu la maison de briques nues et le trône et les rigoles. Et le réservoir en zinc qui contenait deux mille litres d'eau, et même le moulin en face de la pulperia où il avait appris à jouer au *truco* tant il avait regardé de parties. A l'époque de son enfance il fallait traverser la rue et seulement : sauter un fossé, marcher sur quelques mètres de terre et contourner la palissade dressée sur un côté de la pulperia.

Et maintenant, ils disaient que dans cette Arcadie de son enfance, on avait commis un assassinat.

Le téléviseur fonctionnait-il mal ? Comment était-il possible qu'ils retransmettent des images d'un passé aussi lointain ? Des documents d'archives, peut-être ? Depuis un ou deux mois, aussi bien Térésa que les enfants lui disaient qu'il était gaga. Lui, le prenait comme une plaisanterie. Mais... parlaient-ils sérieusement ? Avaient-ils raison ?

— Je m'en vais à Josepás.

— Alors, papi. Térésa sortit de la cuisine en se séchant les mains sur son tablier. Toujours la même histoire ? Mais ta Josepás n'existe plus.

— Viens, Térésa, il lui indiqua le téléviseur, regarde toi-même.

Elle s'installa à côté de lui, regarda, et vit le présentateur du journal assis derrière un bureau.

— Juste avant... juste avant ils retransmettaient de l'extérieur, Térésa.

— Papi, on vient juste de te le dire, elle le prit dans ses bras et lui caressa le dos, Josepás n'est plus Josepás. Maintenant c'est José C. Paz et on y tue des gens. Tu n'as pas entendu ?

— Si, Térésa, j'ai entendu. Murúa se leva. J'ai entendu et aussi j'ai vu. Il attrapa le sac avec ses objets personnels, se l'accrocha sur le dos, mit son béret qu'il utilisait chaque fois qu'il sortait et ajouta :

— Justement, je m'en vais parce que j'ai entendu et vu.

— Qu'as-tu vu ? Térésa avançait à grandes enjambées derrière lui le bras tendu, comme si elle cherchait à l'arrêter en l'agrippant par la chemise. Qu'as-tu vu, papi ?

— J'ai vu Josepás, Térésa. Il sortit de sa vaste bibliothèque un livre dépenaillé, le mit dans son sac et ouvrit la porte, décidé. J'ai vu la maison, les trônes, la rigole. J'ai tout vu, Térésa. Tel que c'était quand j'étais enfant. Même la pulperia je l'ai vue. Je sens une oppression ici. Il se retourna et se mit la main sur la poitrine. Une boule de sable qui ne veut ni monter ni descendre. La mort de ce gamin m'étouffe.

— Mais... en quoi est-ce ta faute ? Qu'as-tu fait ?

— Je n'ai rien fait, Térésa. C'est bien ça, je n'ai rien fait. Et rien que d'y penser je suffoque.

— Papi, tu te sens mal ?

— Bien sûr que je me sens mal. Murúa claqua la porte et de l'extérieur cria : je reviens pour le dîner.

Dans le hall de la gare, il sortit le billet d'aller-retour à José C. Paz et se renseigna sur l'horaire du prochain train ; il lui restait vingt minutes. Il s'assit, mit

la main dans son sac, tâtonna et sortit le livre. Il ajusta les pages qui dépassaient et l'ouvrit.

C'est justement ce livre que j'ai attrapé, pensa-t-il.

Les livres de Borges le fatiguaient : ils étaient ardues. S'il avait pu choisir, il en aurait pris un de Conrad : plus faciles et qui lui conviennent mieux. Il s'est toujours senti proche de lord Jim, Kurtz ou Razumov.

Il lut : « Edition spéciale pour *La Nación* », il chercha le sommaire sur la page suivante et choisit le dernier récit, « Le Sud ». Il lui sembla juste de la longueur pour le lire avant que le train arrive.

Dès les premiers paragraphes il se rendit compte qu'il l'avait déjà lu... et se souvint qu'il ne l'avait pas compris. Mais cette fois, après s'être affranchi des premiers paragraphes, la trame l'intéressa, il lut avec avidité, et les difficultés ne le dérangèrent pas : ce n'était pas compliqué. Au milieu du récit, Murúa hésita : Dahlmann se rendait-il à la campagne où il avait passé son enfance, ou rêvait-il qu'il s'y rendait ? Pour élucider ce doute, il ne lui restait qu'une page à lire.

Pendant qu'il la lisait il entendit le train qui entrait en gare. Il marqua la page en pliant la pointe, ferma le livre et le rangea dans le sac que, cette fois, il porta à la main.

Il se leva et marcha jusqu'aux wagons qui attendaient à quai. Les portes s'ouvrirent. Et, en montant, il heurta une femme qui descendait. Il vit une expression de surprise sur le visage de la brunette. Une impulsion lui fit passer sur son front le dos de la main qui portait le sac ; la main se retrouva couverte de sueur. Il crut s'apercevoir que quelque chose – une feuille de platane emportée par le vent ? – s'était envolée pour tomber entre le wagon et le bord du quai. Il fit demi-tour et chercha la femme brune pour lui demander le pourquoi de son étonnement, mais il ne parvint pas à la repérer : elle s'était évaporée.

Il parcourut les wagons et finit par trouver un siège vide. Il s'installa et ouvrit le sac. Après avoir hésité, il sortit le livre.

Il ne retrouva pas la pliure qu'il avait faite pour marquer la page. Il ouvrit alors le livre à la dernière page, et de par la pagination se rendit compte qu'il manquait la page avec la fin du récit !

Il regarda à l'intérieur du sac ; rien. Il secoua le livre les pages vers le bas, deux ou trois feuilles tombèrent à ses pieds, mais aucune d'elles n'était celle qu'il cherchait. Il se souvenait qu'il avait marqué cette page à l'une de ses pointes, mais peut-être s'était-elle détachée de la reliure. L'aurait-il perdue en montant dans le train ? S'agirait-il de ce qui a volé à son côté avant de tomber sur les voies ? S'il en était ainsi, il ne pourrait plus la retrouver.

Puisque je ne peux plus lire la fin, se dit-il, ça ne me fera pas de mal de relire les premières pages du récit. Je n'ai rien à faire, et j'arriverai à mieux le comprendre.

De telle sorte qu'il commença à relire la nouvelle, pour comprendre si Juan Dahlmann voyageait ou rêvait qu'il voyageait. Au bout de quelques minutes il lut une phrase qui auparavant n'avait pas attiré son attention : « La réalité aime les symétries et les légers anachronismes ». Et lui, Sergio Murúa, était une preuve de cette certitude énoncée par Borges : comme Dahlmann, il lisait un livre dans le train et comme Dahlmann, il voyageait pour retrouver les lieux et souvenirs de son enfance.

Des cloches attirèrent son attention. À l'époque y avait-il une église dans les environs ? Il haussa le regard et ne vit que très peu de gens sur le quai, quelques eucalyptus touffus dépassaient du toit rouge derrière la gare de Devoto. Il ne les avait pas vus lors de son dernier voyage. Des détails que la mémoire perd peu à peu, voulut-il croire.

Et quand il entendit le contrôleur annoncer : « Rapide pour Caseros ! », le commentaire de Térésa prit tout son poids. Le « Tu es gaga, mon vieux » passa en catégorie vraisemblable, car Murúa le savait bien : maintenant, les contrôleurs ne vous informaient plus que le train ne s'arrêterait pas dans les gares intermédiaires. Ils n'informaient plus de cela ni de rien : le temps qui passe les avait éliminés ; c'est à peine s'il y avait un contrôle à la sortie des quais.

La femme assise en face de lui – une femme bizarre en robe longue, souliers noirs, une capeline, noire elle aussi, d'une autre époque et un voile de tulle lui couvrant le visage – leva la tête, le regarda et lui sourit.

À Murúa, cela ne lui disait rien qui vaille : ce petit sourire malicieux ainsi que son aspect général suffisait à vous faire croire aux apparitions. Bizarre qu'il ne l'ait pas remarquée avant. La question des anachronismes que mentionnait Borges, était-elle fondée ?

Et quand il vit que lui et cette femme étaient les seuls passagers, il s'étonna encore plus.

La lecture m'a distrait, se dit-il, et je n'ai pas remarqué quand les autres ont descendu.

Il revint à la lecture du livre qu'il avait posé sur ses genoux. Des silhouettes floues passaient rapidement de l'autre côté de la fenêtre, mais en sens contraire.

Il resta pensif, interdit face à certains paragraphes du récit. Pour quelques-uns, il ne les comprenait pas du tout : la couleur ponceau, par exemple... y aurait-il un rapport avec Rosas⁴ ? Ce pouvait être ça, à cause de « couleur violente ». D'autres paragraphes lui donnaient l'impression d'avoir été écrits pour lui : Dahlmann, lui aussi, avait croisé une femme, Dahlmann, lui aussi, s'était passé la main sur le front.

Il sut qu'il ne restait que sept arrêts quand il entendit le contrôleur annoncer : « Jusqu'à José C. Paz le train s'arrêtera à toutes les gares ! ».

Et il s'étouffa. Il s'étouffa dans une étrange métamorphose qui l'obligea à se saisir la gorge. Il ne s'était pas transformé en un monstrueux insecte, mais il se sentait enchevêtré dans un rêve inquiétant. Le rêve de Dahlmann ou son propre rêve ? Le début d'une profonde sénilité, tout comme le pressentait Térésa ? Ou pire encore : la maladie d'Alzheimer arrivant au galop ; la démence sénile. Car... entendre le contrôleur une fois, bon. Mais... cette seconde fois le préoccupa !

Qu'est-ce qu'il m'arrive ? Suis-je en train de perdre la raison ?

Il secoua la tête : la femme en noir avait disparu, il ne l'avait pas vu se lever... et encore moins descendre du train. Il regarda devant puis derrière lui ; les sièges vides lui confirmèrent que dans ce wagon il voyageait seul.

⁴ - Juan Manuel de Rosas (1793-1877) : Militaire et homme politique argentin, gouverneur de la province de Buenos Aires.

Gare après gare, le paysage urbain devenait rural. Kilomètre après kilomètre, les eucalyptus diminuaient en taille. Murúa se massa les tempes : le mal de tête – Alzheimer, c'est sûr – transformait-il ses souvenirs en présent ?

Un parfum de malt fermenté l'obligea à lever la tête, à regarder à travers la vitre. Et encore une fois Dahlmann.

Tout lui revenait : l'arôme distillé par la Hiram Walker, les eaux claires du Reconquista, les maisons cubiques en briques de terre cuite avec leurs poulaillers sur l'arrière, les eucalyptus récemment plantés, les légendaires arbres de paradis avec leurs grappes de fruits jaunes, un cavalier pressant le bétail, la gare de José C. Paz : à peine un apprentis au milieu de la pampa.

Déconcerté, il accrocha le sac sur son dos, enleva le béret et en détendit le bord avec les doigts pour mieux l'ajuster. Le panorama qui s'étendait face à lui l'impressionna : la route 197, déserte, de sa Josepás.

Maintenant, il ne supposait plus qu'il voyageait dans le passé. Il le savait.

Il traversa la route, caressa les briques du magasin de don Semín.

Et il se sentit aussi enfant que quand il était un enfant, à la fois bouleversé et heureux.

Il continua sa marche par le sentier recouvert de cendre et entendit le crissement des graviers noirs s'écrasant sous ses espadrilles. Quelques mètres devant lui il vit la maison blanche de Capurro : les abeilles s'envolaient de la haie de troènes, le doux parfum de ses fleurs le frôla, et le jardinier lui offrit une rose pour sa maman. Plus loin, la fabrique de confiseries avec ses deux cheminées, l'atelier ferroviaire, le grand terrain vague avec la mare au milieu, le parfum anisé des fenouils.

Et enfin – Murúa flottait hors du temps, dans l'infini –, Josepás : les pruniers entourés de ruches blanches avec de lourds blocs posés sur leurs toits rouges – des blocs en aciers que lui-même récupérait sur les voies quand ils tombaient des trains –, les deux châtaigniers et les trois poiriers, le généreux réservoir australien, les magnolias et la lavande, les légumineuses et les plantes potagères de la propriété de don Osvaldo, le petit hangar en planches pour ranger les outils, le roucoulement des pigeons ramiers, les rues en terre et les moineaux se baignant dans la poussière.

Puis tournant le coin – après avoir longé la haie de troènes que taillait oncle Mario et la rigole avec une multitude d'œufs de grenouille collés aux plantes qui émergeaient –, il vit la citerne qui contenait deux mille litres d'eau pour la maison, et le moulin qui la remplissait.

Et de l'autre côté, la pulperia.

Il parcourut le demi-pâté de maisons qui le séparait d'elle, et il fut ravagé par la honte du jour où il vit cet homme en tuer un autre. Là, dans cette même pulperia. L'esprit de cet homme mort l'avait blessé. Une blessure qui a cicatrisé, mais qui continue à le tourmenter. Il ne l'avait raconté à personne. Personne ne le savait. Mais lui si. Murúa ne pouvait pas l'effacer de sa mémoire : peut-être s'il avait tenté quelque chose... Oui ; il aurait dû faire quelque chose...

... et il n'a rien fait.

C'est qu'à cette époque il n'était qu'un gamin.

Mais l'excuse ne valait rien : gamin ou pas, il aurait pu le prévenir. La peur l'avait paralysé et un homme était mort par sa faute. Cette phrase de Facundo

Cabral n'a plus cessé de le tourmenter : « Le temps ride la peau, la peur ride l'âme ».

Murúa se sentait comme une statue d'argile érigée devant la porte de cette pulperia. Il avait horreur de s'avouer qu'il avait été faible et lâche.

Il respira profondément. Et il entra, tout simplement.

L'éternité de cet instant l'émut. Il crut reconnaître l'homme assis au comptoir, de dos, à côté d'une lampe à pétrole : l'Ambrosio, ils l'appelaient.

À une table un groupe jouait au *truco*. Il en reconnut un. Comment s'appelait celui avec la moustache et les cheveux roux ? Ah, oui... ils le nommaient Eugenio le Rouge. Il n'avait vu les autres qu'une seule fois.

Cette fameuse fois.

Debout derrière le comptoir, le patron le regarda perplexe.

— Qu'est-ce que tu fais là, la marmotte ?

— Salut, patron, lança Murúa depuis la porte. Et sa propre voix attira son attention : celle d'un enfant.

— Je te l'ai déjà dit, petit imbécile, ce n'est pas un endroit pour toi.

— Je le jure, patron – Murúa embrassa ses doigts en croix –, c'est la dernière fois, je ne reviendrai plus.

Murúa regarda le Rouge et lui fit un clin d'œil. Le visage du Rouge refléta la surprise.

L'Ambrosio buvait un genièvre. Comme la dernière fois.

Il avait aussi un sombrero noir et, comme tout gaucho bien équipé, il portait le *chiripá* de couleurs vives à cause des motifs floraux, le gilet sans manche, le foulard autour de la tête comme un bandeau qui se confondait avec ses longs cheveux, une courte cravache, des bottes blanches avec les orteils à l'extérieur, des éperons à longues pointes, le poncho bien plié sur le bras. Un poignard au manche en corne décoré à son extrémité. Un gaucho sans cheval, maté, boleadoras, lasso ou poncho, à la limite. Mais impossible de l'imaginer sans son couteau.

Murúa savait qu'Ambrosio était un traître. Un de ces minables qui tuent par derrière. Il savait que le misérable se lèverait et planterait le poignard dans le Rouge Eugenio : dans le dos et même si l'autre était assis. Il irait jusqu'à lui enfoncer son couteau *Arbolito*.

Depuis cette fameuse fois, il le savait, lui.

Mais, si cet homme se roulait dans la boue de la trahison, lui, Murúa le froussard, était souillé par la boue de la lâcheté.

Et maintenant arrivait le moment d'accomplir ce pour quoi il était venu, de solder son compte, de faire ce qu'il n'avait pas fait. Il affrontait la possibilité de se racheter à ses yeux. Et il n'hésiterait pas.

Murúa s'approche du rouquin, bien en face. Il appuie une main sur les cartes éparpillées sur la table qui sent le vin. Un haricot tombe. Il se penche vers l'oreille du Rouge et lui dit :

— Tire-toi, nom de Dieu, ils vont te tuer.

Et cette fois le Rouge se sauva. Et le poignard qu'avait lancé Ambrosio dans le dos de l'homme assis, entra dans l'œil de Murúa.

Dans ses derniers instants, il se rappela cette certitude de Borges à propos du goût de la réalité pour la symétrie et les légers anachronismes. Mais

il sourit au souvenir de lord Jim : une volonté qui gouverne les desseins de l'homme avait agi.

Et, en quelques minutes, l'enfant mourut vidé de son sang sur le sol en terre de la pulperia.

Térésa attendait le retour de Murúa. Assise sur une chaise, à côté de la table prête pour le repas, elle regardait à la télé les nouvelles du soir.

Le chroniqueur présentait ses excuses pour s'être référé, dans la matinée, à une pulperia. Il s'agissait en fait d'un simple magasin de village, assurait-il. Mais deux choses attiraient son attention : le gamin de sept ans qui était mort, portait un béret et dans son sac il avait un exemplaire disloqué de *Fictions*. Mais un fait inattendu a laissé perplexes les médecins, dit le journaliste : après qu'ils l'aient déclaré comme mort, le gamin a été vu marchant dans les couloirs de l'hôpital.

Quels monstres l'homme doit-il affronter – dirait Conrad – quand il atteint le cœur de ses propres ténèbres ?

Une présence étrangère aux forces humaines. Une volonté hermétique, indéchiffrable.

On sonna à l'entrée.

Térésa se leva, marcha vers la porte et ouvrit.

— Vieux ! dit-elle. Il est tard ; que t'est-il arrivé ? Pourquoi as-tu ce pansement sur l'œil ?

— Viens, Térésa, enfin je vais pouvoir tout te raconter.

Traduction Jean-Claude Parat

Les signes... encore faut-il savoir les interpréter...

Pareidolies **(Daniel Flores)**

Rojo Florio l'a déjà dit : « La Pampa peut être éternelle, si c'est ce que vous voulez, les enfants. » J'étais alors un novice dans les affaires et ne voyais pas bien de quoi il parlait. Il a suffi d'une poignée d'années pour que je comprenne. La Pampa – et il convient d'ajouter : « si c'est ce que vous voulez », comme disait Rojo – peut vite se transformer en un monstre aux contours flous aussi grand que le ciel et qui ne cesse jamais de tourner sur son axe, comme un moulin, mais plus lentement qu'un moulin et sans sa beauté. L'air est toujours le même, les odeurs aussi ; la faune est pauvre et le paysage, immuable. Parfois, au loin, on a l'impression d'un miroir posé sur l'horizon ; que la route se recopie ou se dédouble comme une tache symétrique, avec une inquiétante précision dans les détails.

Il y a quelque temps de ça, le Chinois et moi devions accomplir le trajet de Trelew à Buenos Aires et de Buenos Aires à Trelew au moins deux fois par quinzaine. C'était ce qu'exigeait de nous Rojo, et c'était aussi ce qu'exigeaient de lui ceux que jamais nous ne réussîmes à voir. À l'occasion, je proposai au Chinois d'éviter la Pampa : « Je ne sais pas, dis-je, pour changer un peu le paysage, la routine du voyage, si ça ne t'ennuie pas. » Mais pour le Chinois, ces choses-là c'était du pareil au même ; du moment qu'il y avait marchandise et alcool, il pouvait traverser sept déserts sans sourciller. De plus, je me souviens qu'il m'avait répondu : « Comment, bordel, veux-tu éviter La Pampa ? On ne parle pas d'une crotte de chien, c'est une putain de province entière, Narco. » « C'est bon, répondis-je, c'est bon, je disais ça comme ça. » S'il s'échauffait, le Chinois t'envoyait un *cross* à la mâchoire ou t'explosait la tête, là, comme ça. Tout lui était égal, mais vraiment égal. Je le connaissais depuis des années, c'est sûr, mais quand il s'agissait de s'énerver ce n'était pas le genre de type avec lequel on pouvait arriver à quelque accord que ce soit. Au début nous étions trois.

À dire vrai le travail était assez simple : un des charognards de Rojo nous appelait pour nous expliquer où trouver la fille qu'il avait repérée, puis nous nous rendions dans la localité indiquée ; après, il s'agissait de bien étudier les horaires, attraper la colombe, la traîner dans le coffre de la voiture et prendre la direction du sud. En un tour de main, rien de plus simple. Tout se passa bien et sans complications jusqu'en juin 1993, quand je vis pour la première fois la Parque des taulards.

En milieu carcéral les codes sont nombreux. Contrairement à ce que l'on croit, la plupart ne sont pas des codes parlés, non, la vie en prison dépend d'une bonne interprétation visuelle. Les tatouages sont des symboles de comportement. Par exemple : un serpent enroulé autour d'une épée exprime son engagement à tuer un policier, chose que l'on rencontre très souvent chez les détenus. En revanche, les roses et les petites pommes mordues sont

réservées aux prisonniers homosexuels. Les images des saints ou de la Vierge et les représentations du Christ ou du diable sont très communes chez les prisonniers accusés de viols. Les étoiles, palmiers et colombes, sont le propre des agnostiques et des athées. Les têtes de mort, ou les Parques de la Mort, signifient que le porteur du tatouage n'hésitera pas une seconde à assassiner, et c'est peut-être le seul symbole, entre tous, que l'on se doit de considérer avec la plus grande prudence. On dit que voir deux Parques se manifester en une seule journée est une marque de trahison ; trois, veulent dire que cette trahison est proche et suivie de mort ; quatre, que cette mort sera d'une lenteur et d'une cruauté aux limites de l'entendement. Il n'existe personne, dans la mythologie carcérale, qui aurait vu cinq têtes de mort dans une même journée.

Ce mois de juin-là, nous avons enlevé une certaine Jessica Robles dans les environs de Cañuelas ; la gamine n'avait ni crié ni résisté, c'est-à-dire qu'il ne fut pas nécessaire d'employer la force ou de se montrer trop dur ; « la colombe exemplaire », comme nous avons l'habitude de dire. Cependant, le Chinois, parce que c'était un fils de pute tordu comme un faux, fit entrer Jessica dans le coffre d'une brutale poussée et, dans la chute, le visage de la fille heurta violemment la carrosserie. Ensuite, mon compagnon ferma la portière d'un seul coup. Je ne sais pas quelle en était la nécessité, vraiment, mais comme je l'ai dit, le Chinois était un type instable, très souvent son bon sens le quittait pour ne revenir en place que de rares fois.

— Eh, vieux ! Ne t'y prends pas de cette manière, ça ne plaît pas à Rojo ; après, tu te fais engueuler et tu te plains, le sermonnai-je tout en m'appuyant sur le coffre brûlant de la Ford. Durant un instant je crus avoir été trop loin.

— Je sais très bien ce que je fais. Monte dans la voiture, Narco, ne me rends pas fou..., dit-il en secouant la tête.

— Tu ne me regardes pas quand le chef va te demander qui l'a amochée.

— Peuh, le Rojo c'est à peine s'il regarde ce qu'on lui amène. En fait, qu'est-ce qu'il en a à faire ? Lui, il est là pour contrôler – « Pou' contrôle », il avait dit – que les commandes arrivent, le reste concerne les grands chefs.

Là-dessus il avait raison et je n'allais pas le contredire. J'étais sur le point de monter dans l'auto quand je remarquai que la bosselure qui s'était formée sous le poids de mon corps (et visualiser ceci demande de l'attention) dessinait nettement une Parque. J'observai en silence, et avec étonnement, comment la lumière du soir s'accumulait avec une précision conceptuelle dans des orbites peu profondes et floues ; un peu en dessous, il y avait un nez qui était un morceau de peinture écaillée ; elle n'avait pas de bouche, ou plutôt la bouche n'était qu'une dent supérieure représentée par la serrure rouillée du coffre. L'éclat du soleil sur la peinture noire – par moments d'une tonalité huileuse, avec un léger chatolement qui se dissipait continuellement – donnait aux yeux du crâne un aspect démentiel.

Le Chinois me foudroya du regard.

— Tu vas entrer, imbécile.

— Attends, laisse-moi une seconde.

J'ouvris la porte du coffre et vis Jessica se recroqueviller de terreur. Elle avait la bouche et les yeux bandés. Je lui dis de rester tranquille et lui versais un peu d'eau sur sa blessure. Elle gémit. Au début, le sang qui coulait de sa

pommette – une pommette saillante et anguleuse – n'était rien qu'une ligne sinueuse. Je posais le bidon sur le sol pour sortir un mouchoir jetable de ma chemise et lui essuyer le sang, puis je remis le mouchoir en place. C'est à ce moment-là que l'ombre du Chinois s'interposa. Sans un mot, il empoigna le bidon d'eau et m'écarta d'une poussée. Il bougeait vite. Il arrangea la fille et avant de refermer la porte, je remarquai qu'il observait quelque chose. Je crus entrevoir un rictus de peur ; je le vis dans ses yeux, je le vis aussi sur sa mâchoire saillante de singe répugnant, et ne compris pas ce qui lui arrivait. Je fis un pas en avant et, comme par reflexe, le Chinois tendit la main et essuya le sang sur la pommette de Jessica. Puis il ferma violement le coffre et m'ordonna de monter dans la voiture.

Nous passâmes les premières heures du voyage en silence. Le Chinois détestait la musique. Tout type de musique. Il ne discutait pas beaucoup, non plus. En arrivant à Bahía Blanca j'enlevai mon béret de laine, me mis le casque sur la tête et écoutai la musique durant une heure ou plus. À un moment, je crus que le Chinois parlait avec quelqu'un ; je baissai le volume sans qu'il s'en aperçoive pour découvrir que, effectivement, il était en pleine discussion avec une personne imaginaire. Il y était question d'un vin que quelqu'un avait pris en trop, sans payer, ou d'une histoire dans le style. Je remontai le volume. Peu de temps après je cherchai le *walkman* dans ma poche pour l'éteindre et, en le sortant, le mouchoir ensanglanté avec lequel j'avais nettoyé Jessica tomba sur un côté du siège. Pourquoi l'avais-je gardé ? Je ne le sais toujours pas. Le destin ? Je le ramassai et vis que le sang séché donnait vie à un crâne rouge, long et étroit comme dans un hurlement de rage. « Merde ! » dis-je, et je ne sais pas comment je fis pour ne pas crier, mais je ne dis que " merde " et ensuite je gardai le silence. Cela faisait deux : trahison. La prison vous forge une maudite mentalité. Mon esprit travaillait. Le Chinois allait-il me liquider ? C'était Rojo qui voulait m'écarter de l'affaire ? Ou peut-être cela concernait ma femme ou mon beau-frère, ou cet encaisseur des paris ? Je l'ignorais. Maudissant la superstition, je baissai la vitre et me débarrassai du mouchoir.

Je ne sais plus si ç'avait été le mois de mai dernier ou bien l'autre, mais nous avons fait un voyage à Mendoza avec le Chinois pour une histoire de comptes en suspens que nous devons régler pour Rojo. Attendez, un moment, Gutierrez était encore vivant (le troisième de l'équipe, jusqu'à ce que le Chinois lui fasse sauter un œil et la moitié du cerveau), donc cela s'était passé deux ans auparavant, oui, en 1991. Bien que dire " ans " soit maintenant dérisoire, n'est-ce pas ? Relatif, tranquillement aujourd'hui on pourrait être en 2013 ? 2020, ça ne changerait rien...

Nous étions dans une étable à Mendoza et le type que nous devons exécuter nous pose une question qui nous laisse sans voix :

— Croyez-vous en la vie éternelle ? bégaye-t-il.

Gutierrez et le Chinois rient ; je réussis à rire moi aussi. Quand le Chinois, sans perdre sa bonne humeur, lui appuie le canon sur la tempe, je l'arrête et réponds :

— La vie éternelle, vieux, la vie éternelle ? Mais quelle question idiote ! Si la vie est éternelle, combien dure la mort ? Hein ? Tu comprends ce que je dis ?

C'est une question à moitié...

— Non, jeune homme, je ne parle pas de la mort, m'interrompt-il sur un ton de pasteur. La mort c'est autre chose, mon gars. Moi, je parle de la vie éternelle, qui est pire que la mort. Je parle de la condamnation.

Mes compères et moi, nous nous regardons et immédiatement nous éclatons de rire. Ce que le vieux disait n'avait pas le moindre sens, si bien que, sans rien ajouter d'autre, le Chinois appuya sur la détente. Et il me sembla, pendant que l'homme tombait lentement en avant comme dans un film au ralenti, avoir fugacement vu la lumière qui pénétrait entre les planches de l'étable à travers le trou fait par la balle dans sa tête. Je n'oublierai jamais cela.

La Pampa ne mit pas longtemps à arriver, et le ciel qui nous accueillait était criblé de nuages. L'ennui était déchirant. Je baissai la vitre.

— Regarde, Chinois, un condor, lui dis-je, indiquant un nuage vers l'est.

— Ça c'est un urubu, abruti, rien à voir avec un condor ! As-tu déjà vu un condor ? rétorqua-t-il. Puis, durant un instant, il regarda vers le sud. Le nuage là-bas, regarde, il ressemble à ta meuf, avec ses rondeurs, ah, ah !

— D'accord, Chinois, toujours est-il que ça ne te plaît pas de les avoir au-dessus...

— Et celui-là, à quoi il ressemble ? Et, sans lâcher le volant, n'écoutant pas ma réponse, il sortit la tête de la voiture pour mieux l'observer.

— À rien, répondis-je. Il ne ressemble à rien. Il vaudrait mieux que tu regardes la route.

Le Chinois parlait d'un immense nuage cuivré qui s'étalait sous nos yeux. C'était un cumulus d'orage qui peu à peu devenait plus distinct.

— Une autre Parque..., murmura le Chinois. Il était sérieux.

Au loin, la bouche dentée de la tête de mort semblait vouloir dévorer la route, comme un monstre primaire tout ridé. Notre Ford *Crown* se dirigeait droit vers sa gueule.

— Ça fait deux, dit-il tout en me regardant du coin de l'œil. La voix profonde et rauque.

— Non, trois, répondis-je tout en lui mettant le canon de mon revolver sur l'estomac. Et moi, elles ne vont pas me faire chier. Ni toi, ni personne. Arrête-toi et descends, Chinois.

— Tu es devenu fou, Narco ? demanda-t-il tout en garant la voiture sur le bord de la route. Mais si ce n'est pas une plaisanterie, tu es bon...

— D'accord, d'accord ! Laisse le flingue sur le siège et descends. De toute façon, j'en avais déjà marre de toi.

Avec un sourire noir, et sans me quitter des yeux, le Chinois posa l'arme sur le siège, ouvrit la portière du conducteur et descendit sur la route.

— Laisse aussi le cellulaire.

— Eh, mon petit Narco, je vais te retrouver et je...

Immédiatement, deux tirs rapides. Le premier dans la jambe, le second dans la gorge. Je n'avais pas visé, c'était un geste impulsif, quelque chose me disait que c'était ce qu'il y avait de mieux à faire. Les têtes de mort, les putains de têtes de mort qui toujours chantaient juste. En tremblant, je sortis de la voiture et me pris la tête dans les mains. Je tenais encore l'automatique. Je le balançai dans l'auto et fis le tour du véhicule jusqu'au Chinois. Il n'était pas

encore mort, il se vidait lentement de son sang.

— Trois têtes... de mort. Putain de Narco, fils de... Trois crânes.

— Tu as dit qu'il y en avait deux.

— Maintenant j'en vois... trois.

Ce furent ses dernières paroles. Je regardai le ciel et ne vis aucun nuage qui ressemblerait à un crâne ni rien de similaire, bien que la grande forme dentée à l'horizon restât intacte et chaque fois plus sombre. Mais, avec celle-ci, elles n'étaient que deux. Je cherchai du regard en y mettant plus de conviction. Rien. Il avait déliré.

J'ouvris le coffre et enlevai le bandeau des yeux de Jessica.

— Écoute ce que je vais te dire. Tu vas sortir, tu vas t'asseoir sur le siège du passager et tu vas te taire. Je ne vais pas t'embêter, je ne vais te faire aucun mal. Ça, tant que tu promets de rester tranquille, sans faire de conneries.

Jessica acquiesça. Je la crus. Je la détachai et l'accompagnai jusqu'au siège.

— Du calme, c'est fini.

— Ça va bien, dit-elle. Elle avait les yeux remplis de larmes.

Je ramassai le corps du Chinois pour le mettre dans le coffre. C'était un mélange de sang et d'urine ; il s'était relâché en recevant les balles. Je refermai le coffre et, à ce moment-là, je me rappelai avoir laissé l'arme dans la voiture, et dans la voiture, il y avait la fille ; l'équation était dangereuse.

Je regardai dans le rétroviseur et vis que Jessica était assise, regardant droit devant elle. Calme. Immobile. Tranquillement, elle pouvait avoir le flingue dans les mains. Avec précaution, je m'approchai sans qu'elle puisse me voir, jusqu'à la porte du conducteur et observai. La fille restait là, le regard dans le vague, sans bouger. Elle ne s'était même pas rendue compte qu'à côté d'elle il y avait une arme. Je respirai. Je montai dans la voiture.

— Ça va ?

— J'ai soif.

— Regarde sur le siège arrière.

Il y avait une bouteille de bière tiède, rien d'autre. Le bidon d'eau était resté dans le coffre, mais je n'allais pas redescendre. Je ne voulais pas non plus revoir le Chinois, ni le sentir.

— Tu peux l'ouvrir, s'il te plaît...

J'amenai le goulot à ma bouche et arrachai le bouchon.

— Merci.

Plus tard, je laissai Jessica dans un patelin dont je ne me rappelle plus le nom. Je lui demandai qu'elle soit gentille et qu'elle ne fasse pas de scandale. Elle comprit, me remercia et s'éloigna vers une zone commerciale douteuse. Je vis qu'elle entrait dans une cabine téléphonique. Comme ça, c'était bien. Je démarrai et, quelques mètres plus loin, je fis un U et pris la direction du nord. Ce fut en fin d'après-midi que je vis la tête de mort dont avait parlé le Chinois. Elle était sur la boîte à gants, contre le pare-brise, et l'angle de vue convenait : c'était (ou peut-être ce n'était pas) mon béret de laine, un béret de laine noire, vieux et terne, déformé, qui ressemblait maintenant à un crâne sans mâchoire, comme si la Mort n'avait plus besoin de parler. En le voyant, je freinais brusquement dans un long dérapage et me rappelai la question du vieux, et

aussi ces paroles de Rojo, une fois et encore une fois, comme un mantra, une fois et encore une fois. Dans le silence aride, la route s'étendait, éternelle.

Traduction : Jean-Claude Parat

Note du traducteur :

Le saviez-vous ? *Pareidolie* désigne une sorte d'illusion d'optique qui consiste à associer un stimulus visuel informe et ambigu à un élément clair et identifiable, souvent une forme humaine ou animale.

L'identification de visages dans les nuages est un exemple classique de pareidolie.

La der des der... Non, encore une...

Plasmatron **(Ariel S. Tenorio)**

Le monde était une montagne d'ordures. Une croûte fumante et stérile peuplée de rats, d'insectes et de mouettes. Dans l'épicentre de la dévastation, dans le tatouage concentrique où s'était livrée la dernière guerre de l'humanité, demeuraient encore des vestiges de folie.

Le Plasmatron ouvrit son œil de cyclope et effectua une rapide évaluation des dégâts. Il lui restait encore assez d'énergie pour une quarantaine d'années. L'explosion l'avait laissé hors de combat durant plusieurs jours et les éclats perturbaient le fonctionnement de l'une de ses pattes arrière ; de plus, un bloc de béton l'emprisonnait, occasionnant une légère fissure sur un côté avec perte de fluide, mais rien de tout cela n'était grave. Ce qui préoccupait le Plasmatron était d'ordre moral.

— Harlan ! cria-t-il. Capitaine Harlan !

Activant un système interne de compensation gravitationnelle, le Plasmatron se replia sur lui-même et souleva le poids qui l'oppressait. Un enchevêtrement de métal tordu et de béton grinça et se déplaça, d'abord vers le haut, puis sur un côté.

— Capitaine Harlan !

Comme s'il s'agissait d'un périscope, le Plasmatron fit pivoter le cylindre sombre de son torse et observa les ruines qui l'entouraient. Vent et obscurité. Pas beaucoup plus que cela. La ville de *Tres Corazones* avait complètement disparu. Une pluie fine et corrosive éclaboussait et transperçait les restes de béton armé qui s'étendaient sur des kilomètres à la ronde.

— Quand je marche dans la vallée de la mort, je ne crains aucun mal, récita le Plasmatron en imitant le style des Ministres des anciennes églises d'Amérique du Nord. Une de ses prières favorites qui n'était rien d'autre qu'une fraction de donnée holographique trouvée parmi les milliers de millions qu'il stockait dans ses entrailles.

— Car tu es avec moi, et ton bâton de berger me rassure.

Il commença à bouger, se dirigeant vers le sud à vitesse modérée ; une araignée blindée d'une demi tonne, de temps en temps récitant des versets de la bible, de temps en temps appelant Harlan. À son passage, de petites bestioles essayèrent de fuir, terrorisées, mais le Plasmatron les désintégra sans se poser plus de questions.

Au bout de quelques heures, il s'arrêta au pied d'une structure et vérifia certaines données.

En effet, à cet endroit s'était tenu l'édifice gouvernemental. Maintenant la charpente d'acier nu et calciné ressemblait de façon sinistre à une de ces montagnes russes qui plaisaient tant aux humains.

Le Plasmatron médita quelques secondes. Du petit dôme transparent au sommet de sa tête surgit un faisceau lumineux qui perça les gros nuages noirs.

Il attendit.

Il reçut le rapport puis ce fut le silence. Le satellite lui aussi était endommagé. De l'intérieur du Plasmatron jaillit un sifflement qui pouvait passer pour l'équivalent mécanique d'une insulte humaine.

— Harlan ! cria-t-il, les hauts parleurs au maximum. Mais seulement lui revinrent les échos de sa propre voix rebondissant sur les décombres.

Soudain lui vint une idée. D'une ouverture dans le fuselage de son ventre surgirent deux tentacules équipés de pinces qui se mirent à travailler frénétiquement, son unique œil concentré sur le déblaiement des pierres et des poutres. Peu à peu, alors que la pluie et le vent se transformaient en une furie sourde qui s'acharnait sur son armature, le périmètre fut dégagé jusqu'à ce qu'il trouve ce qu'il cherchait : une borne d'accès aux données sur les matricules militaires, l'écran était en morceaux mais la source primaire était intacte.

Sans hésiter ne serait-ce qu'une seconde, il déplia le cordon ombilical et activa la connexion. D'abord il y eut un clignotement à l'intérieur de son cerveau, puis un bourdonnement qui lui était familier. Un monde vert, translucide, immaculé et parfait se déploya face à lui. Il envoya les signes d'identification sur la carte et attendit. L'Intelligence lut les coordonnées et répondit de suite.

Harlan Jonathan Smith, alias « Job ». Capitaine du troisième régiment d'infanterie. Mort au combat il y a six jours dans la région des parcs. Avenue Nuevo Antechrist et Megalenguas. Destruction cellulaire 80 %. Capacité motrice quasi nulle. Capacité intellectuelle 20 %.

Le Plasmatron récupéra quelques données de plus et débrancha le cordon ombilical.

— Capitaine Harlan, dit-il, maintenant je sais où vous trouver.

D'un pas ferme et rapide, il prit la direction du sud-ouest. Il évita les zones où les bombes avaient laissé des cratères de la taille de stades olympiques en corrigeant sa direction au millimètre près. Quand il rencontrait un obstacle qu'il ne pouvait contourner, simplement il l'escaladait puis continuait son chemin.

Au petit matin il arriva dans une zone industrielle où miraculeusement l'artillerie avait épargné la majorité des édifices. Il vit des cadavres un peu partout, soldats ennemis et alliés étalés à tort et à travers. Dans les rues étroites, ici et là, les corps mis en pièces témoignaient de la cruauté de la bataille.

« Quel gâchis en unités organiques », pensa le Plasmatron tout en foudroyant d'un jet de vapeur un chien blessé qui essayait de trainer son corps loin de là.

— J'y suis presque, Harlan.

L'œil de la machine observa au loin les faibles rayons d'un soleil moribond, une tache de clarté dans un ciel couvert de cendres.

— *Here comes the sun, and I say, it's all right...*, fredonna-t-il.

Il continua sa progression jusqu'à ce qu'il arrive à la région des parcs. Un espace ouvert où autrefois avaient proliféré les plus jolies bois et jardins, un poumon vert qui servait à oxygéner la ville et qui, à cause de la guerre, s'était transformé en une contrée infernale de tranchées et de boue.

Le Plasmatron avança au milieu du borbier et commença à scanner les corps.

Vers midi, dans une espèce de fosse commune infestée de rats, il trouva enfin le corps du Capitaine Harlan.

— Euréka ! s'exclama-t-il, et à l'intérieur du dôme transparent de sa tête apparut un point bleu qui, peut-être, traduisait une forme de joie.

De ses deux tentacules articulés il souleva les restes du cadavre de Harlan et l'examina avec attention. Puis il le plaça contre son torse comme une mère berçant son enfant.

« Pour un humain, pensa-t-il, l'aspect de cet homme devrait être répugnant ».

Au capitaine lui manquait l'œil gauche et il avait la moitié du visage brûlé. Après un examen plus complet, il détermina que non seulement il avait une importante fracture du lobe frontal droit mais aussi la colonne vertébrale entièrement détruite.

Le Plasmatron sorti une petite aiguille et l'introduisit dans le coin de l'œil sain. Un liquide de la couleur de l'urine courut directement au cerveau et en moins de trois secondes produisit son effet.

Le Capitaine Harlan ouvrit son unique œil et contempla la machine.

— Je vous salue, Capitaine Harlan ! Unité de recherche et de messagerie Classe B au rapport. Le colonel Marcus vous demande de rassembler vos hommes immédiatement et de faire route vers le district de l'autre côté du fleuve. Je répète. Vous devez réunir vos hommes et les retirer immédiatement de ce lieu. Unité Classe B reste en attente d'une réponse.

Harlan cria et alors, de sa bouche tombèrent des centaines de vers.

Traduction : Jean-Claude Parat

Et maintenant, où aller ?

Les Génomigrants (Nanim Rekacz)

— Voici Marina, entrez, dit le docteur Bravo.

Enlacés, tremblant d'émotion, ils pénétrèrent dans la salle d'un blanc éclatant où se trouvait la petite, le dos tourné, tranquille, ses boucles d'un ton cuivré recouvrant sa chemise vaporeuse, à l'intérieur d'une énorme bulle translucide. Elle semblait irréelle.

Dès qu'elle entendit son nom et qu'elle les aperçut, ses yeux se mirent à briller.

Ils coururent jusqu'à la vitre qui les séparait de leur petit ange. Les paumes des mains se plaquèrent de chaque côté du verre. Elle souriait. Ils auraient voulu l'embrasser, la caresser. Mais l'essentiel, c'était cette image inconcevable : cette expression paisible au lieu des rictus de souffrance, la peau lisse et rose, sans trace de plaie. À peine remarquait-on, sur ses bras, de légères cicatrices.

Elle était en bonne santé.

Et heureuse, de toute évidence.

Le cauchemar avait commencé le jour même de sa naissance, quand le passage par le col de l'utérus avait arraché son épiderme et que les médecins s'étaient trouvés devant une écorchée, une chair à vif...

— Un bébé papillon ! s'était écrié une infirmière.

Les médecins avaient expliqué aux parents accablés que le nouveau-né souffrait d'*epidermolysis bulosa*. Peau de verre, peau de papillon... très poétique, mais une réalité abominable.

Chaque explication était un nouveau coup de poignard, une torture de plus :

— C'est génétique, déclarait l'accoucheur.

— Il n'y a pas de remède, se lamentait la gynécologue.

— Mais on peut la soulager, faisaient les infirmières, pleines de sollicitude et de tendresse.

— Ce ne sera pas une petite fille comme les autres, elle ne pourra pas jouer avec les autres enfants, ce serait dangereux – tous les médecins consultés répétaient la même chose. Il lui faudra beaucoup de soins, beaucoup d'affection.

Ils ressassaient ce que disaient les livres :

— La durée de survie a augmenté et l'on a inventé de nouvelles substances pour traiter les plaies.

Et les médecins mettaient en garde :

— On risque de la blesser rien qu'en la prenant dans ses bras.

Eux, muets, impuissants, pleuraient.

Elle survivait, par miracle. Les parents durent suivre un chemin douloureux. Ils se sentaient responsables de ses souffrances, mais jamais ils

ne s'accusèrent réciproquement. Au contraire, ils se réconfortaient l'un l'autre dans les moments les plus pénibles. Leur vie quotidienne était une succession difficile de contraintes et de précautions infinies. Le simple fait de prendre le sein lui causait des ulcérations dans la bouche, et le seul frottement d'un tissu laissait des traces sur son petit corps. Ils l'aimaient tendrement, vivant au ralenti, avec des mains de velours.

Les infections étaient inévitables, et on ne pouvait les limiter qu'en injectant des antibiotiques. De même, quand se détachaient des parties de ses pieds si fragiles, il n'y avait pas d'autre solution que d'administrer des analgésiques pour lutter contre la douleur. Ils apprirent à ponctionner les ampoules pour éviter qu'elles ne gagnent la peau saine. Les zones affectées étaient recouvertes de pansements aseptiques qu'il fallait ensuite retirer avec le plus grand soin pour ne pas la blesser. Ils exerçaient deux fonctions en parallèle, celle de parents et celle d'infirmiers expérimentés. Ils luttèrent constamment contre l'anémie au moyen de sels minéraux et de vitamines, principalement la vitamine D que le soleil aide à synthétiser. Mais Marina souffrait de la chaleur et des radiations solaires, en même temps que les pansements qu'elle portait perpétuellement empêchaient les tièdes rayons d'automne de caresser son épiderme. C'était un combat sans fin, sans trêve.

Elle ne pouvait jouer comme les autres enfants. Pourtant, ils apprirent à quelques gamins à jouer avec elle. Le plus difficile, c'était de parcourir les rues de la ville sous le regard inquisiteur des gens qui, avec leurs préjugés, la traitaient comme une pestiférée, croyant qu'elle risquait de transmettre sa maladie. Rien ne peinait plus la petite que la façon dont les gens évitaient sa présence, les regards torves, les commentaires à voix basse... L'ignorance était une autre plaie ouverte.

Leur amour, les parents en apportaient sans cesse la preuve. Un amour fait de tendres caresses, de mots et d'attentions, de protection, d'efforts incessants pour trouver de nouveaux médicaments, d'autres traitements et d'autres spécialistes. C'est ainsi qu'ils apprirent à connaître le docteur Bravo et le programme des *Génomigrants*.

« Un peu d'ordre, s'il vous plaît ! »

En tapant à coups répétés de son marteau sur la table, le coordinateur de la conférence essayait de maîtriser les débats, alors que certains s'étaient levés de leurs sièges et étaient sur le point d'en venir aux mains. Peu à peu le silence se rétablit. Sur les écrans, l'image des participants à la vidéoconférence retrouva sa netteté.

« Mesdames et messieurs, je vous en prie ! Je reconnais que le thème est générateur d'antagonismes, mais l'humanité nous fait confiance, et nous devons nous en montrer dignes. Essayons au moins de clarifier les principales définitions, puisqu'il n'est sans doute pas possible de se mettre d'accord sur le chemin à suivre. Sans offenser qui que ce soit, continuons, s'il vous plaît, à exposer nos positions. »

Le docteur Quiroga s'essuya le front avec un mouchoir en papier. Un léger murmure courut dans la salle. Le docteur reprit :

« Maladie, c'est un terme polysémique à plusieurs dimensions : altération de la santé, troubles du corps ou de l'esprit, dysfonctionnement physique,

émotionnel, intellectuel, social touchant le développement physique ou spirituel de la personne, et cetera, et cetera. De même, nous savons bien quels sont les critères objectifs et subjectifs de l'expérience humaine qui nous amènent à dire qu'une personne est en bonne santé ou qu'elle est malade. Nous établissons des modèles et, avec le passage des siècles, nous qualifions de *maladie* des cas où, auparavant, nous aurions parlé de bonne santé et vice versa. La génétique identifie les gènes défectueux, et ceux qui les portent sont catalogués comme malades. Mais aujourd'hui, notre discussion porte sur le thème suivant : *les altérations dites génétiques* sont-elles, oui ou non, des maladies et, en conséquence, comment doit-on procéder ? »

Ces derniers mots n'avaient pas un ton interrogatif mais résonnaient plus comme une affirmation, un ultimatum. Malgré toutes les divergences, personne n'osa contester.

« Bien. Écoutons la représentante des *Néosystémiques*. »

La doctoresse Stefenmeyer se leva, inspira profondément et parcourut l'auditoire d'un regard pénétrant. Son attitude rappelait celle des anciens agitateurs révolutionnaires.

« Éminents collègues, pour nous il est clair que le manque d'harmonie entre les éléments d'un système doit être considéré comme une maladie, à des degrés divers, et qu'il signifie que les besoins ne sont plus satisfaits. Il ne s'agit pas d'un châtimement divin, et en cela nous sommes en totale opposition avec les *Théogonistes* et leurs mensonges au sujet des finalités. Mais, d'une certaine manière, nous avons certainement ouvert la Boîte de Pandore en laissant se désagréger la couche d'ozone et en contaminant l'eau, l'air et la terre. Les maladies sont des signaux d'alarme, un appel à l'attention. Ceux que nous qualifions de malades, chers collègues, ne sont ni plus ni moins que les messagers du changement qui nous crient, dans leur souffrance : « Changez le monde ! » Aujourd'hui, nous pouvons atténuer les symptômes, mais en aucun cas les guérir. Les altérations génétiques ne sont pas pathologiques, mais une adaptation à des conditions environnementales dont le genre humain a le pressentiment. Il faut guérir la planète ! »

Elle se tut brusquement, après avoir haussé le ton dans une salle où l'on entendait très mal les traductions automatiques. Elle termina lentement son intervention, les yeux levés vers la coupole, fixant un point indéterminé au-dessus de la tête des autres scientifiques :

« Si nous ne faisons rien, ceux que nous appelons aujourd'hui malades seront les seuls survivants, les êtres sains de demain. Voilà notre position, mesdames et messieurs. »

Après la réprimande par le coordinateur, personne ne se hasarda à pousser de nouveaux hurlements ou à se lever de son siège. C'est à voix basse et en petits groupes que s'exprimèrent l'accord ou le désaccord des groupes qui s'affrontaient. Ceux qui avaient applaudi auparavant refusaient maintenant d'un signe de tête les assertions des *Néosystémiques*. Surtout les *Métamorphiques*, qui avaient tout d'abord présenté leur position, ce qui provoqua agitation et empoignades.

Les *Métamorphiques* passaient aux yeux de leurs adversaires pour les agents corrompus des multinationales. Toutefois, ils avançaient des arguments difficiles à réfuter et comptaient sur le soutien des entreprises spécialisées dans

la manipulation génétique des organismes biologiques. Ils affirmaient que les transformations de l'environnement étaient inévitables et dues à l'évolution de la terre et de l'humanité. Ils partageaient le point de vue des *Néosystémiques* sur un point : ils croyaient que les anomalies génétiques étaient dues à un processus adaptatif, ce qui en faisait provisoirement des alliés dans le domaine de certaines recherches. Mais, au contraire des *Néosystémiques*, ils proposaient d'induire ces anomalies chez les sujets « sains » en se basant sur une analyse approfondie des altérations génétiques actuelles. Ils s'attachaient à étudier les conditions particulières de ces sujets en recherchant les modèles qui permettraient d'anticiper sur les changements que la pollution et l'érosion provoqueraient sur la planète et se considéraient comme « les sauveurs de l'humanité ».

— Bon, bon... Maintenant la parole est aux Génomigrants. Prière de nous épargner les plaisanteries !

Au cas où..., il donna un coup de marteau menaçant pour prévenir les habituelles railleries que suscitaient ces intervenants.

Le docteur Bravo, droit derrière son pupitre, parla succinctement de l'origine des espèces, de l'évolution de l'humanité et de sa répartition sur la Terre, des transformations génétiques successives et de la survivance du plus apte. Il mentionna les chemins parcourus du nord au sud et de l'est à l'ouest, de l'adaptation au milieu et des impasses. Il expliqua que l'homme était, par nature, un migrant. Et qu'il changeait. Il affirma :

« Les anomalies génétiques que l'on prétend appeler maladies préparent certains sujets aux migrations futures. Mais vers quelle destination ? Il n'y a plus d'espaces à peupler sur la Terre ni sur les océans. Ce sont les étoiles, chers collègues, qui constituent la destination des prochains exodes, et, vu les mutations qui se manifestent et se généralisent, nous devons savoir où aller, à quelles conditions environnementales lesdits malades doivent se préparer. Ici, sur cette planète, ils n'ont pas leur place, nous ne pouvons prétendre ni les réadapter ni les guérir. Il ne s'agit plus d'un problème individuel ou médical, mais de l'humanité en tant que telle et de son milieu, l'univers. »

C'est en ces termes que le docteur Bravo conclut son allocution. L'énorme salle de conférence semblait un trou noir qui aurait avalé tous les présents.

Après cette intervention, les représentants des autres minorités prirent la parole. Quand on passa au vote, il ne se dégagait évidemment aucune unanimité, ni même de majorité raisonnable. Le congrès dut suspendre ses travaux, car un groupe d'extrémistes qui voulaient que l'on traite comme de dangereux malades ceux qui souffraient d'altérations génétiques et exigeaient leur élimination provoqua une alerte à la bombe. Il fallut évacuer l'édifice.

C'est à cette époque qu'était née Marina qui, bien entendu, ignorait tout des particularités de sa condition ainsi que des querelles scientifiques, de leurs implications politiques et culturelles.

Après l'échec de la rencontre, les *Génomigrants* parvinrent à un accord avec un groupe d'astronomes indépendants, avec des représentants de la SETI⁵ et des Projets Ozma, Phénix et Rosetta@home. Les recherches

⁵ - SETI : *Search for Extra Terrestrial Intelligence*.

portèrent sur plusieurs centaines de systèmes proches et habitables (HABCAT), puis elles se concentrèrent sur les dix-sept systèmes théoriquement habitables dans un rayon de quinze années-lumière du système solaire. Le critère retenu ensuite consista à déterminer quelles étaient les mutations qui avaient fait apparaître une certaine augmentation du nombre de sujets affectés au cours des dernières décennies. L'*epidermolysis bulosa* fut la première sur la liste. Les conditions étaient réunies, la technologie était assez avancée, les biologistes et le corps médical estimaient qu'ils étaient en mesure d'assumer cette mission : une migration génétique dans l'espace.

Tau Ceti se présenta tout d'abord comme la candidate idéale. Se trouvant à douze années-lumière de la Terre, elle constituait l'un des objectifs de la SETI depuis un grand nombre d'années, ce qui fait que les informations recueillies se révélaient extrêmement utiles pour le projet de migration. C'était une étoile de taille et de luminosité moyennes, moins chaude que le soleil. Ses caractéristiques se résumaient ainsi : stable, dépourvue de turbulences, et sa rotation était très lente, ce qui était très favorable étant donné le profil génétique des futurs migrants. Mais on se prit à douter quand on constata que Tau Ceti était une étoile beaucoup plus vieille que la Terre et que l'énorme quantité de matière cométaire et d'astéroïdes qui l'orbitaient représentaient un risque de collision dix fois supérieur à celui de la Terre. On l'écarta donc, et l'attention se concentra alors sur Epsilon Eridani, distante d'un peu plus de dix années-lumière de la Terre. Comparable à notre Soleil, mais ayant une masse et un rayon moindres ainsi qu'une luminosité de moins de trente pour cent, c'était une belle étoile jeune, d'à peine 600 millions d'années, contre les 4600 de notre Soleil. Vu qu'il s'agissait d'une migration évolutive, cette jeunesse apparaissait comme un indiscutable avantage. Mais le plus intéressant, ce fut de constater que la planète Epsilon Eridani b réunissait les caractéristiques idoines pour la migration : une planète gazeuse géante, comparable à Jupiter.

La planète visée devait être moins solide et plus gazeuse que la Terre, avoir une gravité moindre, présenter un minimum d'altérations thermiques, et, autant que possible, ne pas être trop chaude. Il était souhaitable qu'elle soit un peu plus éloignée de son soleil ou que son soleil soit moins fort. Ils recherchèrent la présence dans son atmosphère de protéines comme la plectine, la BP-230, le collagène de type XVII et l'intégrine. L'idée, c'était qu'elle soit largement approvisionnée en vitamine D, ce que l'on croyait très difficile à trouver. Cette planète existait : Epsilon Eridani b.

Alors, dix ans après la réunion, dans la même salle, tous les efforts se traduisirent enfin par le début des préparatifs. Les premiers migrants de l'espace savaient où aller.

Marina, dans sa bulle, restait souriante, irréaliste et vaporeuse. Sur un des côtés de la salle, un hologramme reproduisait le système solaire lointain mais accessible. Et le docteur Bravo expliqua aux parents :

« Nous n'enversons que des très jeunes enfants souffrant d'*epidermolysis bulosa*, mais pas d'adultes qui en sont atteints. Donc, ces enfants auront besoin d'éducation, de surveillance, d'accompagnement humain et de beaucoup d'affection. Vous n'êtes pas obligés d'accepter, mais je précise que seuls

partiront les enfants dont les parents accepteront de les suivre. Il vous appartient de décider si vous acceptez la migration. La sphère dans laquelle Marina se trouve en ce moment reproduit l'environnement d'Epsilon Eridani b, et les effets sur sa condition physique sont évidents. On a construit des conteneurs qui reproduisent la gravité et les caractéristiques de la Terre. Vous vivrez là, avec les autres parents et les techniciens qui se sont portés volontaires. Vos corps ne pourront s'adapter à Epsilon Eridani b et il s'ensuit que vous ne pourrez pas sortir des conteneurs. Notre technologie permettra votre voyage, mais, pour le moment, nous ne sommes pas en mesure de garantir un retour, et celui-ci ne sera sans doute pas possible avant plusieurs décennies.

— Qu'est-ce qui nous arrivera si nous sortons des conteneurs ? demanda le père.

— Vous vous transformerez en blocs de pierre.

— Et elle ? demanda la mère qui regardait sa petite à travers la vitre bombée.

— Elle sera libre, volera, et son corps prendra des couleurs, comme un papillon.

Les deux apposèrent leur signature sans une seconde d'hésitation.

Traduction : Pierre Jean Brouillaud

Dans la Métamorphose de Kafka, Gregor Samsa se réveille transformé en vermine. Maintenant, celle-ci dévore la société et toute l'humanité.

Araignée du matin **(Hernán Domínguez Nimo)**

Ce n'est pas un bruit. Ce n'est pas une lumière agressive. C'est un parfum familier qui m'éveille, qui agite ma mémoire et trouble les eaux qui jamais n'arrivèrent à se calmer.

Je perçois mon attrait pour cet arôme avant même de me souvenir à qui il appartient.

C'est celui de Marcia, bien sûr.

J'ouvre des yeux encore aveugles ; je regarde sans voir. Le parfum annonce une présence qui ne se concrétise pas.

Ce fut toujours ainsi avec Marcia : proche mais inaccessible. Impossible à saisir, fuyante comme une aigrette de pissenlit flottant dans le vent. Comme le pollen d'une maudite fleur vénéneuse.

Mort ?

Suis-je mort ? Est-ce pour cela que mes sens se dissipent ?

Sans corps il n'y a plus de sensations, non ? Seulement une conscience.

Quel est ce parfum alors ? Seulement un souvenir ? Peut-être un fantôme que ma mémoire laisse échapper par une de ses blessures.

Tout est fini.

Non. C'est ridicule. Tout s'est achevé il y a six ans. Quand Marcia est partie.

Quand *ils* sont arrivés.

Le coup sur la tête me ramena à la réalité. Une autre embardée comme celle-là et je me romprais le coup contre le plexiglas de l'habitacle. Ou bien le triclomoteur tomberait en morceaux. Instinctivement je levai ma main vers le masque, pour vérifier s'il était bien en place. Un habitacle avec des fissures était très peu souhaitable.

Les rues étaient à chaque fois pires. Même celles du centre-ville. Celles de la périphérie étaient impraticables depuis longtemps. Seul un *hovercraft* aurait pu s'y déplacer, mais cela faisait un bout de temps qu'ils ne circulaient plus ; trop de poussière soulevée.

Les nids de poules, c'était la faute du gouvernement qui s'inquiétait plus de maintenir son statu quo que de faire quelque chose pour ceux qui, comme moi, étaient encore sur la Terre. C'était vrai qu'ils me payaient pour maintenir la rue libre. Mais si les *araignées* s'étaient limitées à attaquer les quartiers pauvres, ils ne se seraient même pas préoccupés d'elles.

Cette fois c'était différent, me disais-je. C'était Giancarlo qui m'avait appelé. La première fois depuis que je m'étais mis à travailler pour le gouvernement. Et cela faisait un bout de temps. Qu'est-ce qui avait suffisamment d'importance pour qu'il me fasse venir ? En fin de compte, je n'ai

jamais été un grand amateur de devinettes. Dans peu de temps, je l'apprendrais de la bouche même du mafioso.

Je garai le véhicule devant la porte de l'hôtel Plaza et vérifiai encore une fois l'état de mon masque avant de dépressuriser l'habitacle et descendre.

Le garde à la porte me fit signe de m'arrêter.

— Je suis Rivera, dis-je à travers le micro du masque. Giancarlo m'a appelé.

Le gardien acquiesça et me fit signe que je pouvais utiliser l'ascenseur, qui fonctionnait bien. Je lui montrai mon pouce levé et entrai. C'était incroyable comme les allergies avaient entraîné le développement du langage par signes. Tout le monde ne pouvait se payer un masque sonique comme le mien.

Le bâtiment conservait son caractère majestueux malgré l'absence des tapis et des rideaux, malgré les bronzes ternis de ne plus être astiqués. Il y a seulement six ans, il était impossible d'imaginer qu'un mafioso de bas étage comme Giancarlo utilise cet hôtel du centre comme quartier général. J'avais fait plusieurs petits boulots pour lui du temps où il dirigeait encore un bordel bon marché à Berazategui. Mais beaucoup de choses ont changé durant ces six années ; oui, monsieur.

Le hall était complètement désert, à l'exception de trois malabars qui jouaient aux cartes sur une table basse en marbre. Ils me saluèrent d'une inclinaison de tête dès qu'ils m'aperçurent. Je répondis d'un petit signe, tout en passant devant la réception vide. J'évitai un chariot de bronze pour le transport des bagages et me retrouvai face aux ascenseurs.

« Utilisez celui-ci » disait une affichette collée sur l'ascenseur du milieu. J'appuyai sur le bouton, doutant du résultat, mais un voyant rouge s'alluma. L'indicateur d'étage ne fonctionnait pas, mais au bout d'un moment une sonnerie retentit, annonçant l'ascenseur. Les portes s'ouvrirent.

Un liftier armé me reçut. Je m'attendais presque à voir un costume rouge et doré à la place de l'anti-allergique. Par chance ce ne fut pas le cas, sinon il m'aurait été difficile de réprimer un éclat de rire. Ce n'est pas bon de rire dans un masque.

En silence, le liftier me demanda si j'allais voir Giancarlo. J'acquiesçai. Je me souviens m'être demandé ce que penserait le capo-mafieux s'il avait su que le signe utilisé pour le nommer représentait un ventre proéminent.

Bien entendu, Giancarlo se trouvait au dernier étage du Plaza. Mais, s'il y a quelques années, cela avait un rapport avec le statut du personnage, maintenant ce n'était plus le cas. Plus c'était haut, moins il y avait d'humidité. Pas plus compliqué.

Je sortis de l'ascenseur et deux gardes m'arrêtèrent. Je leur abandonnai mon Beretta, mais cela n'empêcha pas qu'ils me fouillent avant de me laisser entrer.

Un jet d'air sous pression me décoiffa. Je suivis le tunnel de PVC qui conduisait au centre de la pièce, où le vent froid et sec qui soufflait de face débarrassa mon corps des spores et des micro-organismes. Le tunnel débouchait dans une gigantesque bulle aseptique qui englobait la quasi-totalité du living de la suite, incluant un énorme matelas gonflable au centre, sous la lumière directe de dizaines de lampes dichroïques.

Giancarlo était là ; son ventre proéminent luisant comme une baleine échouée. Il était nu, très bronzé, et ne portait pas de masque. Malgré moi, mon regard dut laisser transparaître ma surprise.

— Le climat sec n'est pas bon pour les acariens, le savais-tu, Rivera ? me dit Giancarlo tout en me faisant signe de me dévêtir et de m'allonger où je voulais.

Je m'installai dans un fauteuil avec un haut dossier qui se trouvait sur un côté de la pièce. Même le froid sec n'était pas une garantie. Les maudits mutaient ; ils s'adaptaient trop rapidement. On racontait qu'ils envahissaient les déserts et l'Himalaya. Que n'importe quel élément organique leur servait de nourriture. Que, quand ils pourront s'alimenter de sable et d'eau, ils finiront par tout consommer jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une montagne d'eux-mêmes se dévorant les uns les autres. Il se disait tant de choses...

Il y a six ans, le mafioso m'aurait offert un de ses cigares bon marché. Maintenant non. Maintenant personne ne fumait. Du moins pas ceux qui voulaient rester en vie. La fumée était trop irritante pour les muqueuses, ouvrant ainsi la porte à la sinusite.

— Tu peux au moins enlever ton masque, Rivera. Ici l'atmosphère est sûre. En plus des déshumidificateurs, il y a des pompes soniques et des filtres HEPA.

— Je suis bien comme ça.

À travers le micro ma voix ressemblait à celle du méchant dans les vieux films de science-fiction. Je changeai les appuis de mon dos, cherchant une position plus confortable ; mais dans un fauteuil en plastique rigide il n'existait rien de tel. Ce qui manquait le plus, des temps anciens, c'étaient les coussins et les tapis.

— Comme tu voudras. Le mafioso s'étira sur toute la largeur du matelas à air. Cela fait longtemps que nous ne nous sommes pas vus, Rivera. Et pourtant le monde est un mouchoir, eh ? Il fit une pause, attendant que j'applaudisse à sa plaisanterie. Ces derniers temps tu es très occupé, n'est-ce pas ?

— Les *araignées* progressent.

— Oui. Et très vite, eh ? Giancarlo m'envoya un clin d'œil complice. Par chance nous sommes là pour les maintenir à distance, eh ?

— Pourquoi m'as-tu appelé, Giancarlo ? Tu sais que je suis avec le Gouvernement maintenant.

— C'est sûr. Et c'est justement pour ça que je t'ai appelé, eh ? Le travail n'est pas pour moi. C'est pour une vieille connaissance, qui m'a demandé de te parler.

Je n'avais pas besoin de plus d'explications.

— Ortiz.

— Bingo !

Je me levai pour entrer de nouveau dans le tunnel. J'en étais à la moitié quand me parvint la voix de Giancarlo.

— Tu ne veux pas savoir pourquoi j'ai accepté de te parler ? Ortiz n'est pas un de mes amis, eh ? Toi si.

— Non merci, dis-je, évitant de dire que je n'avais pas d'amis. Giancarlo non plus.

— Marcia ! cria le mafioso, sa voix quasiment hors de portée.

Ce fut suffisant, évidemment : je m'arrêtai et revins quelques pas en arrière, jusqu'à l'entrée du tunnel.

— Que se passe-t-il avec elle ? demandai-je, bien que la réponse fût évidente.

— Marcia est la cible.

Comme un nageur avec une pierre attachée à la taille, je remonte à la surface brumeuse du lac de la conscience.

Suis-je toujours là ? L'ascension finale dépend-elle de moi ?

Peut-être ne suis-je pas mort, après tout. Peut-être suis-je simplement dans le coma, dans un quelconque état catatonique.

Comme quand Marcia est partie.

Il y a six ans. La fin de tout.

Qu'est-il arrivé en premier ?

Je ne me rappelle pas. Ma mémoire me montre les deux événements en même temps. Peut-être ont-ils eu conscience l'un de l'autre.

Marcia et les acariens.

Marcia et les allergies.

Pourquoi m'as-tu abandonné, Marcia ? Je ne le sais toujours pas.

Pourquoi sont-ils arrivés ? Peut-être pour occuper la place libre.

Il y a des milliers de théories. Aucune certitude.

On a dit que la chaleur et l'humidité globale, exacerbées par le dérèglement climatique, avaient engendré un terrain propice à leur évolution vers un niveau supérieur.

Maintenant il ne s'agissait plus d'exceptions : d'un oreiller secoué, de la poussière d'une vieille armoire ou d'un livre ancien. Les allergies ont gagné du terrain sur tous les fronts.

Les acariens, minuscules envahisseurs, invisibles, firent sentir leur présence à chaque instant, transmettant des maladies qui se transformèrent en pandémies. Les rhinites, sinusites et encéphalites qui auparavant n'entraînaient que de simples maux de tête devinrent responsables de la mort de beaucoup, beaucoup de personnes. Des fièvres, dont les gens ne soupçonnaient même pas l'existence, eurent leur heure de gloire aussi éphémère que la vie des millions qui furent affectés. Les fièvres hémorragiques, la fièvre récurrente endémique, la fièvre pourprée des montagnes Rocheuses, la fièvre boutonneuse, la fièvre sibérienne, la fièvre du Colorado, la fièvre Q, le typhus du Queensland, le typhus des broussailles, la maladie de Lyme.

Tout ce qui était proche de l'homme fut touché. Les épidémies anéantirent le bétail et les animaux domestiques. Les acariens contaminèrent et détruisirent les cultures ainsi que tous les stocks de récoltes.

Les experts mirent en cause les modifications apportées par l'homme à la construction des édifices ; l'utilisation des aspirateurs et de l'air conditionné, les systèmes centralisés de ventilation et de chauffage. Mais tout cela existait depuis de nombreuses années et n'expliquait en rien la situation actuelle.

La théorie populaire – combien de fois l'ai-je entendue de la bouche de Marcia ? – était que, fatiguée de tant d'abus et de négligence, la Terre s'était finalement révoltée, lâchant les rênes aux antigènes qui durant des dizaines d'années avaient incubé sans se faire remarquer.

Au milieu de la folie et de l'extrême panique, pas même la raison n'était importante. Les gens comprirent que le moment était venu de courir pour sauver leur vie. Tous les vaisseaux spatiaux disponibles furent utilisés pour l'émigration en masse vers les colonies en activités, laissant la Terre quasiment vide.

Mais quelques-uns restèrent. Les pauvres, qui toujours paient les pots cassés de l'humanité, mouraient lentement avec la civilisation de la Terre, incapables de s'acquitter du prix du voyage. Certains ne purent même pas arriver jusqu'aux plages, où le climat plus sec atténuait l'effet des allergies.

Et toujours les mêmes vauriens, pillant tout à leur aise dans un monde totalement abandonné ; car, même après un tel cataclysme, la planète ne put reprendre en paix.

Tous nageant dans la matière fécale – des montagnes de merde – des acariens.

C'est alors qu'ils apparurent. *Arthropodes chélicérates*, comme les appelaient les ministres du Gouvernement. Les gens les nommaient « araignée ».

Selon le Gouvernement, il s'agissait de mutations des acariens – les épidémies éduquent : maintenant nous savons tous que les araignées et les acariens sont des frères arthropodes –, d'énormes sauts évolutifs qui leur permirent, plutôt que d'affaiblir jusqu'à la mort leurs hôtes humains, de les dominer mentalement. En ce qui me concerne, je n'ai jamais pu comprendre comment cela est possible, mais le résultat est là : des hommes et des femmes qui subitement deviennent fous et commencent à assassiner des mafiosi et des agents du Gouvernement, à attaquer des installations industrielles et des dépôts d'aliments. La guerre totale contre l'être humain.

Mon travail est de trouver et de liquider les *araignées*.

De liquider Marcia.

Mais maintenant tout est terminé, non ? C'est moi qui allonge sa liste.

Le plus drôle – peut-on rire sans bouger la bouche ; sans savoir si on a une bouche ? – c'est que, malgré mon travail, je ne les ai jamais vus de près. Le Gouvernement nous a informés du risque de contagion et je préfère les épier de loin, juste le temps nécessaire. Un fusil avec un viseur télescopique ; un tir précis. Ensuite des explosifs commandés à distance. Il ne doit pas y avoir de restes, ce sont les ordres. Moi, ça m'évite le dégoût de me trouver face à face avec eux.

Certains diront que je suis un lâche. Que ce qui me fait peur c'est d'affronter la réalité. On ne l'a souvent dit, tout au long de ma vie.

Mais ce n'est pas ça. C'est la mort que j'ai peur d'affronter ; ma propre mort.

Et, comme si elle voulait la confirmer – ma propre mort –, ma conscience retourne se perdre dans les profondeurs, me noyant dans l'oubli.

Je fis un grand tour avant de revenir chez moi, car j'avais beaucoup à penser. Beaucoup à propos d'une seule chose.

Marcia.

Ô, Marcia, Marcia.

Je prononçais le nom mentalement, une autre et une autre fois tandis que je conduisais le triclmoteur dans Leandro Alem. Peut-être pour lui ôter cette crasse qui l'avait imprégné en sortant de la bouche du mafioso.

Marcia.

« Il y a longtemps que je ne pense plus à elle », avais-je dit à Giancarlo.

Mensonge. Je pensais à elle chaque matin où je me réveillais seul. Encore plus les nuits. En six ans je n'avais pas encore eu mes cinq cents nuits⁶.

Six putains d'années. Le monde avait merdé en très peu de temps. La vie de beaucoup était partie dans les toilettes – littéralement. Les autres, ceux qui avaient pu se payer le voyage, étaient maintenant sur les quelques colonies habitables. Ceux qui restaient, survivaient comme ils le pouvaient. Et, comme toujours, ils y avaient des charognards comme Giancarlo, qui s'acharnaient sur les restes que leur laissaient les survivants ; des gens qui avaient l'argent pour le voyage mais qui ne voulaient pas renoncer à leur position. Des requins de piscine qui ne voulaient pas devenir de simples poissons dans la mer. Beaucoup parmi eux étaient du Gouvernement.

Quant à moi, je n'étais même pas ça, un requin. J'étais un insignifiant rémora, collé aux grands poissons, me nourrissant des miettes.

Marcia. Marcia dut pressentir ce destin quand elle m'a laissé.

Oui, peut-être que c'était ça. Bien que ce fût la deux centième raison possible qui me vînt à l'esprit. Et chacune me paraissait la bonne en la découvrant. J'étais peu professionnel, peu ambitieux, très désordonné, amant ennuyeux, interlocuteur monotone, parlant peu, criant beaucoup. J'étais tout. Et rien.

Entre toutes ces causes, la seule qui ne pouvait figurer sur la liste était que je fusse tueur à gage. Seulement parce que Marcia l'avait été elle aussi.

Maintenant c'était une *araignée*. Du moins c'est ce que disait Ortiz.

Seule la présence du masque put réprimer l'envie de cracher sur ce nom. Ce fils de pute était un des poids lourds de l'actuel Gouvernement. Le ministre de la Santé et du Contrôle des Allergies ; d'un aussi mauvais, je n'en avais pas le souvenir. La seule chose qu'il faisait c'était engraisser son compte en banque pendant que le peu de gens restant mourait à tous les coins de rues.

Ortiz. Quelques années en arrière ce n'était qu'un authentique monsieur personne ; maire de Lanus, me semblait-il. Et maintenant il pensait avoir assez d'autorité pour affirmer que ma femme était une *araignée* et qu'il avait l'intention de l'éliminer.

Je soupirai, embuant un peu le masque. J'avais commencé avec le nom de mon ex-femme dans la tête et maintenant j'avais celui d'un politicien pourri. Comme le monde était contrariant.

Pourquoi avais-je accepté ce travail ?

Je l'aimais encore – je l'aime encore. N'était-ce pas contradictoire d'accepter ce contrat pour la tuer ?

⁶ - Référence à la chanson « *19 días y 500 noches* » de l'auteur-compositeur et poète espagnol Joaquín Sabina. (N.d.T.)

Je suppose que si. Mais ce qui réellement m'avait répugné, c'était l'idée d'un autre faisant ce travail, s'en prenant à Marcia. Peut-être que la mort est quelque chose d'aussi intime que le sexe ?

Je traversais le bas de la ville depuis quelques minutes et je n'avais toujours pas croisé une seule auto ni un seul piéton ; ce qui était le paysage habituel entre cinq et dix heures du matin – sauf les jours de pluie –, horaire du pic pollinique. Mais ce midi le *Weather Channel* avait annoncé un niveau de 1200 grains et spores par mètre cube. Aucun masque ne pouvait te rassurer avec un tel taux. Je ne pouvais pas comprendre comment il continuait à augmenter après la déforestation féroce entreprise par le Gouvernement.

Le vent sans doute. Le maudit vent.

Le feu tricolore, devant moi, passa au rouge. Quelques-uns fonctionnaient encore, mais il ne venait à l'esprit de personne de les respecter. Je tournai dans Brasil et, alors que j'allai m'engager dans l'avenue Pedro de Mendoza, je changeai d'avis et montai vers l'autoroute.

Comme je passais à proximité, je contemplai ma maison vue d'en haut. C'était un bâtiment qui m'avait captivé dès mon enfance, comme tous ceux de l'ancienne Compagnie Electrique Italo-Argentine, avec ses vieilles briques apparentes. Sauf que celui-ci occupait tout un pâté de maison. Autrefois j'avais loué dans l'Usine de la Musique de la Ville. J'avais toujours voulu avoir un loft spacieux et, au lieu de le chercher dans le centre ou dans Palermo, comme les presque dix mille habitants de la ville, je n'avais pu me résigner à abandonner les quartiers de mon enfance. La Boca, San Telmo, Barracas : trois banlieues avec des rêves de république. S'il y avait eu quelqu'un pour faire un recensement, il aurait sûrement confirmé que j'étais le président et l'unique habitant de La Boca.

Je laissai l'écran et le haut-parleur me réciter les informations contenues dans le rapport. Par chance, Ortiz avait choisi une voix générique plutôt que la sienne.

Un stupide sentiment d'orgueil m'envahit en apprenant que non seulement Marcia avait liquidé plusieurs employés du ministre – la peur du fonctionnaire avait sa raison d'être –, mais aussi les quatre tueurs envoyés à sa recherche.

Je traversai le cours du Riachuelo, insensible – dans la bulle du triclo – à ses émanations toxiques, et continuai par l'autoroute jusqu'aux guérites du péage à l'abandon. À partir de là, je repris le vieil accès pour arriver à un secteur de monoblocs en ruines.

Après avoir fait le tour d'une place sans une seule trace de verdure, je garai le véhicule près de l'entrée de l'un des bâtiments. Parmi les informations que m'avait fournies le mafioso, cette zone était mentionnée comme l'une de ses retraites possibles. Une petite inspection de routine ne me ferait pas de mal pour m'aider à chasser les fantômes.

Dans le coffre avant du triclomoteur se trouvait tout mon équipement. Je laissai le fusil de précision que j'utilisais d'habitude et m'accrochai au cou une mitrailleuse automatique et un scanner infrarouge. Je voulais un travail rapide.

Le balayage des trois premiers bâtiments fut négatif. Mais dans celui qui se trouvait derrière moi il y avait un corps qui dégageait de la chaleur, le seul dans tous les édifices environnant. Il était probable que la femme – Marcia, pas n'importe quelle femme ; aussi maudite soit-elle, ce pouvait être Marcia – s'était

retranchée là pour voir si quelqu'un approchait. Mais l'image du scanner montrait un corps horizontal. Si elle dormait, l'avantage était pour moi.

J'attendis une minute et répétai le scanner. La comparaison automatique de lecture écarta la possibilité d'un cadavre en train de se refroidir.

Si j'avais écouté mes sensations, si j'étais remonté dans le triclo pour revenir en ville, rien de tout cela ne serait arrivé. À la différence des boulots habituels, la perspective d'affronter cette *araignée* ne me réjouissait pas. C'est compréhensible, non ? Ce n'est pas tous les jours qu'il s'agit de ton ex-femme, de celle que tu as toujours dans la peau.

La nécessité d'en finir avec tout cela, d'effacer les doutes, me décida. Je fermai le véhicule et entrai dans le vieil immeuble d'un pas décidé.

Un coup d'œil rapide me permit de découvrir qu'il n'y avait pas d'ascenseur, qu'il y avait huit appartements par étage, et que Marcia était au dernier des quatre étages. Je montai deux par deux les interminables escaliers de marbre délabré et sale. Mon esprit s'égara, imaginant qu'avec leur utilisation actuelle, pour en arriver à un tel état de délabrement deux ou trois millénaires seraient nécessaires.

L'escalier continuait après le dernier étage – la terrasse, supposai-je – mais je m'engouffrai dans le couloir. Les murs et le plafond étaient couverts d'humidité et de moisissures de diverses couleurs, toutes sombres. Quelques portes étaient ouvertes, à peine retenues par les charnières. Le pillage n'avait même pas épargné les quartiers pauvres de la ville.

Marcia était dans le deuxième, non, le troisième appartement sur la droite. L'image du scanner la montrait toujours endormie, allongée sur le sol. Je commençai à ressentir une légère inquiétude. Jamais Marcia n'avait eu le sommeil aussi lourd.

La porte de cet appartement était bien fermée. Je n'y allai pas par quatre chemins : je lui décrochai un coup de pied et le bois pourri s'arracha des gonds. La porte tomba à plat sur le sol, soulevant un énorme nuage de poussière ; je ne pus éviter le geste instinctif de me boucher le nez. En tapant contre le masque, je baissai la main.

Le corps était au centre du living, sur un matelas posé à même le sol. Si le bruit ne l'avait pas réveillée, définitivement, quelque chose n'allait pas.

Je m'approchai – à regret – et retournai le corps qui jusqu'à présent me tournait le dos. C'était un homme. Le visage était pâle et tremblant, les joues creuses et les yeux presque hors de leurs orbites. Des filets de bave coulaient de sa bouche et de ses narines, glissaient sur de vieilles croutes de morves jaunâtres, puis restaient suspendus avant de tomber sur le matelas sale et humide de fluides corporels. La poitrine montait et descendait au rythme du sifflement caverneux de l'air qui s'échappait difficilement de ses bronches rétrécies.

Un allergique en phase terminale.

Je pensai qu'il était inconscient, mais ses yeux me regardèrent, effrayés. Il ne bougeait pas car il avait les muscles tendus comme des cordes de guitare, paralysés par une contracture permanente due à la toux et aux étouffements incessants.

Dans cet état, il semblait difficile qu'il ait pu monter les quatre étages jusque-là.

Mes yeux s'arrêtèrent sur une étiquette que l'homme – le déchet humain – avait au revers de sa veste ; en fait un papier accroché par une épingle à nourrice.

« *Je suis ici par ma propre volonté et quoi qu'il puisse arriver j'en serai responsable.* »

C'était un piège.

Je le lâchai et courus vers la sortie.

L'explosion me surprit alors que je franchissais la porte, elle me souleva me projetant contre le mur du couloir.

Je fais un rêve.

Peut-on appeler ça un rêve si j'ai perdu la capacité de me réveiller ?

Est-ce important ?

Dans mon rêve, je découvre que les oreillers, les livres, les rideaux, ne sont plus des endroits où se cachent les acariens.

Ce *sont* des acariens.

Des millions d'acariens, accrochés les uns aux autres, formant des chaînes sans fin, prenant les formes familières du mobilier pour me tromper, pour m'encercler. Le monde entier est un simulacre. Sans que je m'en rende compte, tout a disparu, dévoré par des milliers de millions de ces créatures.

Il ne reste que moi, comme une curiosité.

Marcia entre par la porte – des milliers d'acariens pivotant sur des charnières d'acariens – et me donne un baiser sur la joue. Je la regarde avec attention et découvre la texture indéterminée, des acariens immobiles, l'un sur l'autre, pour créer l'illusion de sa peau douce.

Elle ouvre la bouche mais je n'entends pas ce qu'elle me dit ; je perçois seulement les monstres rampant à l'intérieur de cette caverne. J'imagine des fibres d'acariens vibrant tous ensemble pour imiter les cordes vocales humaines. Le souvenir de ses baisers introduisant sa langue dans ma bouche, comme la planche d'abordage de centaines d'envahisseurs...

C'en est trop. Je ne veux pas voir ça. Je me dis que cela n'a jamais eu lieu, que ce n'est qu'un cauchemar. Je me laisse couler pour lui échapper.

C'est la douleur de ma propre respiration qui me réveilla. J'avais dû me casser ou me fêler quelques côtes, car chaque inspiration était un supplice. La tête me faisait mal – j'avais une formidable bosse sur un côté. La main sur laquelle tout le poids du corps était tombé me faisait souffrir elle aussi, mais ce n'était rien comparé à la douleur des côtes. Le costume de protection *spyder* que je portais sous mes habits de ville – cette fois le nom ne m'amusa pas – était rigide sur presque toute sa surface. Je mis un bon moment à appuyer sur tous les endroits nécessaires pour lui redonner sa souplesse et me remettre debout.

Je jetai un coup d'œil dans l'appartement. C'était maintenant une ruine. Une chance pour moi – le *spyder* n'est pas indestructible –, le mur avait absorbé la majeure partie de l'explosion. La tâche noire sur le sol avait son épïcêtre là où s'était trouvé le pauvre diable. Il ne restait rien du corps ni du matelas.

À ce moment-là, en revoyant l'image du mourant, je me rendis compte que je n'avais plus le masque.

Je le cherchai, désespéré. Il avait été projeté à un mètre de là, dans le couloir. Je le ramassai et me préparai à le remettre quand je remarquai la fente sur le plexiglas. Il ne servait plus à rien.

Comme s'il s'agissait d'un symptôme hypocondriaque, j'éternuai.

Quelques secondes après je redescendais au pas de course, en oubliant presque la douleur qui me comprimait le thorax et le dos, m'empêchant de respirer. Le sifflement qui s'échappait de ma poitrine, alors que je haletais dans ces escaliers qui n'en finissaient plus, me rappela avec horreur celui du mourant.

En arrivant dans la rue, le picotement s'était maintenant propagé du nez au palais et à la gorge. Dans quelques minutes il aurait atteint l'oreille moyenne et les yeux. J'arrivai au triclo et fouillai dans la boîte à gants. Mes mains tremblaient et mon nez gouttait pendant que j'insérais la cartouche dans l'inhalateur. Un violent éternuement me l'arracha des mains. Je le ramassai et l'appliquai une, deux, trois fois, dans la bouche et dans les narines. Il s'agissait d'un cocktail d'antihistaminiques, de corticostéroïdes et d'antileucotriènes qui combattaient les symptômes allergiques et l'inflammation des muqueuses qui risquaient de bloquer la respiration. Quand celle-ci s'améliora et que le picotement eut disparu, je me fis une injection d'antibiotiques pour prévenir la sinusite.

Je posai le pistolet injecteur et mis le masque de rechange que j'avais dans la boîte à gants ; un masque basique mais fonctionnel. Je m'assis dans le fauteuil du triclomoteur et un élancement dans le thorax me rappela mes côtes. Je pris un analgésique puissant.

La lumière du soleil pointait de l'autre côté du bâtiment. Je regardai ma montre. Quatre heures s'étaient écoulées depuis l'explosion. Et personne n'avait accouru. Cela faisait longtemps que ce repaire était inutilisé. Cette *araignée* changeait constamment d'endroit pour être en sécurité.

Pendant que j'attendais que les analgésiques fassent effet, je relus les informations sur l'écran du triclo. L'idée d'arrêter la traque et de rentrer chez moi me soigner ne me traversa même pas l'esprit. Il s'agissait d'une affaire personnelle.

Même si ce n'était pas Marcia.

Le rapport mentionnait aussi une ancienne usine de boissons, toute proche, en plein centre d'Avellaneda. Je m'y rendis.

La place Mitre était déserte, aussi dépourvue de verdure que les autres. Le toboggan, les balançoires et les chaises longues étaient toujours là. Cela la rendait encore plus triste, encore plus abandonnée. Après en avoir fait le tour, je pris à contre sens l'avenue Belgrano – pas un coup de sifflet de policier pour me reprocher mon action – et me garai près de la vieille usine.

Il y avait une dissociation très étrange entre mon esprit et mon corps. Le premier flottait étourdi, comme une ombre dérivant sur l'eau, sans se mouiller. Le second agissait par réflexe, comme s'il était le corps d'un autre. Comme si quelqu'un – une *araignée* – l'avait dirigé.

À peine descendu du triclo, je devinai plus que je ne vis l'éclair rougeâtre sur ma poitrine, je plongeai sur un côté tandis qu'une volée de tirs s'incrustait dans l'asphalte. Sans m'arrêter, je me retournai et couru vers l'usine d'où venaient les coups de feu. Collé au mur, je sortis le scanner. Le résultat était clair : un sniper positionné à l'une des fenêtres d'en face.

Marcia, Marcia. Mon cœur s'accéléra, comme s'il disposait de son propre capteur.

Je rangeai le scanner et m'écartai un peu du mur, calculant le moment où j'allais entrer dans l'angle de tir. Il y avait quelque chose que ce maudit appareil ne pouvait pas me dire.

Je fus accueilli par deux coups de feu et me recollai contre le bâtiment. Je ne pus que distinguer une ombre. Impossible de savoir si c'était Marcia. Mais, si c'était elle, elle devait se maudire d'avoir raté un tir aussi facile, et devait penser à exécuter son plan de remplacement.

Je ne devais pas lui laisser l'initiative.

Je glissai le long du mur, cherchant la porte. Quand je la trouvai, quelques mètres plus loin, je jurai à voix basse. C'était une porte giratoire. L'endroit idéal pour me surprendre pendant que j'étais en train de tourner comme un idiot.

Peu après la porte, il y avait une baie en verre trempé, encore recouverte d'une surface réfléchissante. C'était une bien meilleure entrée.

Sans me découvrir, j'expédiai une rafale de micro forets qui claquèrent sur la vitre sans trop de bruit. Impossible que Marcia ait pu les entendre depuis l'intérieur.

La surprise était une bonne carte. Mais elle s'évaporerait aussitôt entrée. Marcia – si c'était elle ; je ne le savais toujours pas, maudite soit-elle – essaierait de me cribler de balles depuis en haut et ensuite, peut-être fuirait-elle. Je pris deux autres super-antalgiques, inspirai doucement pour m'habituer à la douleur dans la poitrine, et me mis à courir.

Les coups de feu commencèrent quand je dépassai la porte tournante. Je sautai à travers la vitre qui s'effondra avec moi à l'intérieur du bâtiment en une infinité de fragments. Une fois sur le sol, je roulai sur moi-même en même temps que des éclats de verre se plantaient dans mon dos. Je me relevai et me cachai derrière une colonne. Les tirs cessèrent, se sachant inutiles.

Je restai là un moment, cherchant à reprendre mon souffle. Ce n'est pas facile de courir avec le masque. L'air semble mettre du temps à arriver, comme un athlète qui ne parvient pas à récupérer.

Je ne connaissais pas l'usine mais j'imaginai que Marcia – si c'était elle – chercherait un repère avec plusieurs sorties de secours. Je devais me dépêcher si je ne voulais pas perdre sa trace.

Je consultai le scanner. Le sniper était en train de descendre. Mais le mouvement n'était pas un aller et retour par des escaliers. C'était plutôt la descente linéaire d'un ascenseur. Je m'étranglai. Il semblait difficile qu'il y eût des ascenseurs en état de marche dans cette usine désaffectée.

La descente ralentissait par moments puis reprenait de la vitesse, cela semblait être... – oui, dites-le – une araignée suspendue au fil qu'elle tisse peu à peu...

Je sortis de ma cachette oubliant la douleur permanente dans les côtes, à peine atténuée par les puissants analgésiques. Je ne me préoccupai pas de

possibles pièges ou embuscades. Je devais savoir qui c'était. *Ce que c'était*. Je n'avais jamais vu une *araignée* en action. Je n'avais jamais essayé de mieux les connaître, au-delà de leur haine envers toute l'humanité. Mais pour la première fois la curiosité était plus forte que la peur. Peut-être leur mutation avait-elle fait un nouveau bond...

Je traversai la réception, vers la zone des bureaux, à temps pour voir une ombre se glisser hors du trou des ascenseurs et ramper jusqu'à disparaître dans le fond du couloir.

C'était Marcia.

La vérité me prit à bras le corps et me secoua.

Marcia.

Marcia.

Quand je sortis de ma torpeur et traversai la réception, mon esprit obnubilé par le prénom répété comme une litanie, c'est à peine si je remarquai qu'il n'y avait aucun ascenseur dans ce trou béant comme un gouffre obscur.

Je poussai la porte au bout du couloir et débouchai directement dans la zone de mise en bouteille de l'usine ; un labyrinthe oppressant de rubans transporteurs et de machines enchevêtrées. Sur la plus proche, des centaines de bouteilles étaient alignées le long d'un ruban pour leur transport vers l'endroit où une autre machine les aurait étiquetées ou remplies de liquide. Elles s'étaient converties en cadavre avant de pouvoir atteindre le but de leur existence. Peut-être n'étais-je pas si différent d'elles.

Un voilement à la périphérie de mon champ visuel me ramena à la réalité. Je courus et m'engouffrai dans un passage entre deux gigantesques machines, juste au moment où Marcia disparaissait à l'extrémité de l'engin de droite. En y arrivant, je me penchai avec prudence pour éviter une embuscade et découvris une autre porte qui donnait accès à une vaste superficie : la zone d'embarquement.

Je la vis – ô Marcia – se glisser entre deux camions stationnés la porte arrière ouverte, bouches noires attendant inutilement d'être alimentées par les rubans transporteurs. Je sautai alors de l'esplanade jusqu'au niveau de la rue et observai à travers les vitres de la cabine d'un camion. Marcia s'engageait dans un couloir formé par un haut mur de l'usine et un hangar de stockage. Je me lançai derrière elle.

Le passage faisait la longueur du hangar et, durant un instant, elle courut juste devant moi.

Mon cœur rata un battement alors que je tentai d'accélérer le pas : dans la pénombre, sa cape se déployait et flottait dans l'air comme un tourbillon – comme un enchevêtrement de bras noirs –, et cette image frappa ma conscience, me laissant étourdi, ralentissant ma course sans que je l'aie voulu. Quand Marcia tourna, au bout du couloir, la vision se volatilisa et je repris mes esprits, à peine. J'accélérai jusqu'au coin, et là je m'arrêtai net.

Marcia avait disparu.

Le couloir continuait sur toute la largeur du hangar, un trajet beaucoup plus court que le précédent. Mais il était impossible qu'elle fût arrivée au bout en si peu de temps. À moins que...

À moins qu'elle n'eût grimpé.

Je tournai la tête pour examiner le mur du hangar, espérant y voir l'ombre, tapie, accrochée par les pattes aux briques.

Un éclair m'aveugla et mon corps devint raide avant de tomber sur le dos.

Cette fois, le noir de l'inconscience laisse la place au gris de la pénombre.

Où suis-je ? Chez moi ? L'appartement de San Telmo ? Le *loft* de La Boca ?

Mon esprit, perdu, erre dans les couloirs obscurs de la mémoire, essayant d'identifier ce couloir, celui qui plane au-dessus de moi. Ce sont les ondulations des tôles du toit du hangar qui régénèrent les connexions synaptiques.

C'est l'usine de boissons. Dans Avellaneda. La tanière d'une *araignée*.

Marcia.

Comme si je l'avais invoquée, elle apparaît dans mon champ de vision.

— Ah, le beau dormeur revient à lui ! dit Marcia, et le son de sa voix, à peine déformé par le micro de son masque, anéantit six années d'un coup.

J'essaye de bouger, de l'agripper, de me convaincre qu'il ne s'agit pas d'un fantasme éthéré, et je découvre que tous mes muscles sont engourdis, comme si un spasme – celui d'un allergique en phase terminale – s'en était emparé.

Marcia perçoit mon intention.

— Han, han, elle secoue la tête, l'ironie toujours présente ; oh, mon Dieu, comme la mémoire me fait souffrir. Tu vas être un moment sans pouvoir bouger.

Immédiatement je pense à du venin.

— Je savais qu'à un moment ou un autre ils allaient t'envoyer, dit Marcia. Je suppose qu'ils t'ont gardé pour la fin, en dernier recours. Ils doivent se retrouver sans assassin professionnel. Cela veut dire que je fais bien mon travail.

— Ve... ve... nin, je finis par articuler. La paralysie inclut les muscles de la mâchoire. La voix est très atténuée dans mon masque. Mais dans le silence de ce cimetière industriel elle peut m'entendre.

— Du venin ? Marcia est étonnée par la question. Non, je ne t'ai inoculé aucun poison, Fabio.

Dans sa bouche, le prénom éveille des échos dans mon esprit confus. Le couloir n'est qu'un prolongement de mon engourdissement. Ma conscience oscille entre le passé et le présent sans être très sûre du côté où elle va se stabiliser.

— Le mur... comment ... as-tu... grimpé ?

— Grimper ? Marcia lance un éclat de rire qui me transperce de part en part.

Durant un instant je suis certain que nous sommes dans notre appartement de San Telmo : nous venons juste de nous réveiller et je suis encore à paresser dans le lit de la sombre mansarde. Sa voix me parvient de l'étage du bas :

— Vraiment tu manques de pratique, Fabio. Jamais je n'ai grimpé ; je suis descendue.

La vision de la plaque d'égout que tient Marcia me ramène à la pénombre d'une usine dans Avellaneda.

— Je me suis cachée dans les égouts et toi, perdu, tu t'es arrêté là comme si tu voulais recevoir toute la décharge électrique. Marcia incline la tête tout en faisant une grimace avec la bouche. Mais je ne crois pas que ton amour aille encore jusque-là, n'est-ce pas, Fabio ?

Marcia est là, debout face à moi. La mémoire de toute la poursuite revient. Et la crainte de découvrir la mutation de son corps se fait insupportable. Je la vois comme dans mon souvenir – sa silhouette généreuse dans le costume *spyder*, collé à son corps –, mais je suis sûr que ce n'est rien d'autre qu'un simulacre de normalité, comme la familiarité que j'entends dans sa voix. De même que l'acarien qui gouverne son corps est invisible aux yeux des humains, l'araignée est tapie, prête à sortir. À chaque instant je m'attends à ce qu'apparaissent de nouveaux bras d'un endroit quelconque. Des crochets venimeux. Des yeux à facettes. Quelque chose.

Mais rien ne se passe. Seul le doute persiste. Je dois lui demander, même si je prends le risque d'un mensonge.

— Tu es une *araignée* ?

— Oui, je suis ce que vous, les profiteurs de la Terre moribonde appelez « araignée ». Et je suis fière de l'être.

Une phrase que j'avais déjà entendue et qui m'a toujours parue pompeuse et ridicule, mais pas dans sa bouche.

Je me détends. La vérité, aussi terrible soit-elle, est préférable à l'incertitude.

— C'est comme ça que tu as pu descendre par le trou de l'ascenseur... en fabriquant un fil, une toile d'araignée...

— Une toile d'araignée ? Je suis descendue en rappel avec les câbles de l'ascenseur, me dit Marcia, les sourcils froncés une seconde avant que son visage ne passe de la surprise à l'éclat de rire. Ce genre d'*araignée* ? Sérieusement tu crois à toutes ces conneries ? Celles des acariens gouvernant des corps humains qui se transforment en araignées ?

Mon silence est une réponse suffisante.

— Bien sûr que tu le crois ! Un autre éclat de rire, cette fois presque douloureux. J'ai toujours pensé que vous vous en serviez comme simple propagande... un mensonge pour couvrir vos assassinats. *Mais pas que quelqu'un puisse y croire !*

Marcia ferme les yeux, comme si réellement quelque chose la faisait souffrir.

— Mais de toi cela ne m'étonne pas, me dit Marcia, et maintenant elle me transperce de son regard. Tu as toujours cru en ce qui t'arrangeait, en tout ce qui te rendait la vie plus facile et plus confortable.

Une lueur de compréhension s'allume brièvement dans mon esprit.

— C'est pour cela que tu m'as laissé... et un soupir termine ma phrase.

— C'est pour cela que je t'ai laissé ? C'est une plaisanterie ? Marcia semble furieuse pour la première fois. Un jour tu es parti en me disant que ce fils de pute d'Ortiz t'avait appelé... et tu n'es jamais revenu ! Tu n'as même pas pris la peine de m'appeler ! Je suppose que ce fumier t'a offert ton premier travail pour le Gouvernement et tu as pensé que le meilleur moyen de t'en sortir était de rester seul.

Je l'ai abandonnée ? Quel est ce jeu cruel ? Le choc m'empêche de me concentrer, de chercher le bénéfice que retirerait Marcia de ce mensonge...

— Je suppose, continua-t-elle que c'est en ça que je me suis le plus trompée : penser que ton amour pouvait être plus grand que ton égoïsme.

Des bribes d'images, fantômes de la mémoire, menacent de s'amplifier, de révéler la vérité, mais quelque chose en moi – la raison – résiste à leur apparition, pour garder le peu de contrôle qu'il me reste.

— Oui... je me suis trompée sur beaucoup de choses à ton sujet. Je me suis trompée en pensant que tu étais une meilleure personne que moi. Mais tu étais meilleur seulement en une chose : assassiner les gens. Marcia s'assied sur ma poitrine, me bloquant en partie la respiration ; quelque chose d'aiguisé comme un couteau me transperce de l'intérieur. Je n'ai jamais aimé Ortiz. J'ai toujours pensé qu'il profitait de toi. J'ai toujours cru que tu allais comprendre, que tu allais le voir comme moi. Elle secoue la tête, triste. Elle tend la main et me caresse un peu la joue, puis m'arrache le masque. Mais je me suis encore trompée.

Je lutte contre la panique.

Incapable de bouger, je peux juste retenir ma respiration, tandis que mon esprit virevolte vertigineusement autour de l'horreur, comme une mite sur le point de chuter foudroyée par une bombe insecticide. Pour m'éloigner de cette sensation de vide, j'essaye de me concentrer sur ce que dit Marcia.

— Il y a six ans, quand la planète a dit « ça suffit », c'était l'opportunité de changer notre manière de vivre. Presque tout le monde a fui ; il restait beaucoup à faire. Mais, parmi le peu qui est resté, beaucoup ont choisi une fois de plus la voie de l'égoïsme : s'enrichir avec l'âme des pauvres diables qui n'avaient aucune solution pour s'en sortir.

Quand la sensation d'étouffement fut insupportable, je laissai l'air envahir mes poumons. Je sais que ce n'est pas seulement de l'air, mais j'espère que les doses que je me suis injectées arrêteront l'invasion le temps suffisant.

Marcia appuie ses genoux sur ma gorge. Ce n'est plus un jeu.

— Et toi tu as choisi d'être de ce côté, travaillant pour les fils de pute qui nous pressent jusqu'à l'écorce comme des citrons broyés pour en sortir la dernière goutte de jus. Tu aurais pu aller sur la lune ou dans les colonies. Ça fait combien de temps que tu as l'argent ? Deux ans ? Trois ? Mais tu as préféré rester et continuer à te salir les mains.

Le manque d'air me redonne la nausée. Je veux dire quelque chose, je veux bouger, mais tout ce que je vois et perçois commence à être enveloppé de coton, comme dans un mauvais rêve. La voix de Marcia me parvient d'un autre monde :

— Moi j'ai choisi la clandestinité. J'ai choisi de tuer pour un idéal, pas pour l'argent. J'aime croire que si nous faisons bien les choses, la planète nous acceptera de nouveau. Mais pour cela, il faut se débarrasser de fils de pute comme Ortiz, comme toi. Et, s'il le faut, je vais les tuer tous ; un par un.

Je la vois là, assise sur moi comme tant de fois il y a tant d'années – la dernière image avant le noir total –, et je sens que mes pieds ne peuvent plus me maintenir à flot. Je commence à m'enfoncer et cette fois je sais que c'est la dernière. Mais je me raccroche à une image comme à un morceau de bois. J'en ai besoin et elle m'effraie. Comme Marcia. Nous sommes à San Telmo dans

notre nid d'amour. Elle est sur moi, nue, souriant sans méchanceté, me caressant la poitrine avec ses ongles, bougeant, dansant un rythme mystérieux. Et pour la première fois je pressens quelque chose d'inquiétant en elle. Soudain une image s'impose à mon esprit. Un souvenir d'enfant qui m'a beaucoup impressionné. Quelque chose que j'ai lu à propos des araignées femelles qui copulent avec le mâle juste avant de le dévorer.

Traduction : Jean-Claude Parat

Vous avez dit : déjanté ?

Les Contaminés **(Sergio Gaut vel Hartman)**

J'ai palpé la paroi. J'ai senti une texture huileuse, dense et j'ai retiré la main. C'est inutile, me suis-je dit ; jamais je n'y arriverai par mes propres moyens. Hésitant, j'ai fait quelques mètres ; j'ai glissé, contourné, me suis cogné contre quelque chose de solide, peut-être un lampadaire, et je me suis dégueulassé dans une mare. Non sans mal, je me suis relevé.

— Taxi !

Il y a eu une minute de silence menaçant, une minute à odeur de glycérine et à consistance de marmelade.

— Taxi, oui, monsieur ! Où voulez-vous que je vous emmène ?

Je me suis approché du chauffeur dont j'essayais de voir le visage. Du son de sa voix j'ai déduit que ça devait être un adolescent. Ça ne va pas, ai-je pensé. Ce type ne doit pas connaître le chemin. Mais il portait l'uniforme du Syndicat – orange, la seule couleur qui ressortait à travers le *smog*. Encore que, loin de me tranquilliser, ce détail ait aggravé la confusion.

— Il y a combien de temps que vous êtes chauffeur de taxi ?

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ! s'est-il exclamé, sur un ton de mauvaise humeur. Dites-moi où on va, un point s'est tout !

Je lui ai donné l'adresse de chez moi. J'ai dû me mordre la langue pour ne pas l'interroger sur son travail. Les chauffeurs n'aiment pas parler de leur condition, et tout le ressentiment accumulé pendant des siècles de marginalité fait surface à la première occasion.

Je me suis accroché à la ceinture de ce petit merdeux, de cet aveugle fils de pute et me suis laissé conduire.

Il se dépouilla de ses vêtements sales et les posa sur une chaise. Une fois de plus, le rationnement de l'électricité vous donnait encore plus l'impression de vivre dans le goudron. Il étreignit la femme sans mot dire, et lui sembla étreindre un mannequin enduit de miel. Il ne put réfréner une pensée pessimiste. On vivait en un temps de blessures invisibles, de coups inavoués. Maintenant, tout était secret, sauf l'odeur. Elle sentait la tripaille de poulet ; lui sentait la tripaille de baleine ; beaucoup plus encombrante que celle de poulet. Ils mangèrent sans parler. Agar-agar sans mélange, fromage au cyanure, pain de bouchon moulu à trente pour cent. Ensuite, ils prirent un thé digestif. Un thé à l'origan.

À huit heures précises souffla un simoun de butane.

— Comme il est ponctuel ! dit-il, soudain de bonne humeur. Pour moi, les météorologues étudient la sorcellerie. Comme les temps changent ! Avant, ils n'en réussissaient pas une...

— Glop ! fit-elle. Elle s'étouffait.

— Zut ! Les masques.

À neuf heures ils purent enfin retirer leurs masques. Ils essayèrent de

s'embrasser et ne réussirent qu'à s'entrechoquer dans l'obscurité. Chaque phrase était l'imitation contaminée de mots d'amour oubliés. Ils se dirent bien des douceurs, sans croire à aucune d'elles. Tandis qu'il parvenait à la pénétrer, après plusieurs échecs, il pensait à autre chose. Il aurait aimé boire du vin de *mistel* à la terrasse d'un café, au bord de la mer, avec le vent soufflant sur sa poitrine nue et une barbe de six ou sept jours.

L'affiche sur le mur disait :

LES TOXICOMANES ONT ÉTÉ DÉCLARÉS ENNEMIS DE L'HUMANITÉ

Collaborez. Dénoncez-les. Ils prétendent conquérir la planète.

Ils recherchent l'extinction de l'humanité pour prendre sa place

Comment les reconnaître ?

a) Ils n'utilisent ni masque ni filtre ;

b) Ils peuvent respirer le dioxyde de carbone, le cyanogène, le butane et l'acétone ;

c) Ils peuvent manger le tragacantha, le propylène, le piroxilène, le podzosol et le lanthane.

d) Ils portent l'insigne de la secte cousu sur la poitrine : une fumée verte sortant d'une cheminée rouge flanquée de poissons morts sur fond noir,

e) Ils vont toujours par groupes de trois symbolisant la Sainte Trinité : contamination de l'eau, empoisonnement de l'air, stérilisation de la Terre.

La complicité avec les toxicos est punie d'ingestion obligatoire d'eau du robinet.

Collaborez. Dénoncez-les.

LUTTEZ POUR PRÉSERVER L'ESPÈCE HUMAINE

L'ESPÈCE HUMAINE EST LA MEILLEURE ESPÈCE

À dix heures, la lumière revint. Bien qu'il n'y eût qu'une lampe de faible puissance, ils purent se voir. Les corps nus et pâles contrastaient avec les fleurs du papier peint.

— Oh Mon Dieu ! s'écria la femme. Je ne le connais pas. Qui êtes-vous ? Avec qui est-ce que j'ai fait l'amour ?

Mortell sursauta. Les paroles de la femme réveillèrent en lui une idée cynique. Comment peut-on appeler amour cette cochonnerie ? Il gardait des souvenirs, des trésors, la mémoire de l'amour, mais ça ne ressemblait pas à ce qu'ils venaient de faire.

De toute façon, la lumière était de nouveau coupée. Mortell supposa que la femme avait l'intention de se rhabiller, comme s'il avait pu voir dans l'obscurité.

— Qu'est-ce que je vais dire à mon mari ?

La question semblait idiote. Et elle serait restée indéfiniment suspendue dans l'air épais de la chambre si Mortell n'avait pas eu pitié de la femme :

— Vous ne lui direz rien. C'est à peu près impossible qu'il puisse revenir. Il lui est arrivé probablement la même chose qu'à moi. Un taxi qui ne connaît pas la ville l'emmènera ici ou là, chez moi ou ailleurs. Il couchera avec ma femme. La pauvre se mettra à crier quand elle s'en apercevra et il se peut qu'il l'assassine dans l'obscurité, par inadvertance, et même qu'il l'étripe. Il y a

longtemps que je ne me préoccupe plus de ce genre de choses.

— Il est très jaloux, dit la femme. Il ne me pardonnera pas, jamais.

— Madame, madame, fit Mortell, agacé. Il ne reviendra pas.

— Je suis une honnête femme !

— Je le sais. J'ai mis de la strychnine dans le thé.

La voix de Mortell semblait fatiguée, épuisée.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— J'ai mis de la strychnine, du poison. Dans quelques minutes nous allons mourir.

— Je ne le crois pas.

La femme était terrorisée à l'idée qu'elle allait mourir enlacée à un inconnu et que son mari allait la retrouver avec un étranger quand il rentrerait à la maison.

— Le poison est rapide. J'aurais employé du curare, mais je n'en ai pas pu m'en procurer. Dans un instant tout sera fini pour nous.

Ils se turent et restèrent un moment sans bouger.

— Vous sentez un malaise ? dit Mortell.

— Non.

— Attendons encore un peu.

Mortell était déconcerté, et la femme commençait à en avoir assez. Il tenta de faire le blanc dans sa tête, mais c'était un blanc jaunasse, une couleur entre celle de la bile et celle du ciel. Il essaya de lutter contre cette sensation.

— Comment vous appelez-vous ? dit-il.

— Hortense. Et vous ?

— Mortell.

— Mortell comment ?

— Mortell tout court.

Il ne se hasarda pas à avouer un prénom comme Narcisse. De toute manière, il était sûr que la femme mentait. Elle s'appelait sans doute Vanessa, Solange ou un autre de ces prénoms à la mode trois décennies plus tôt. Mais, en définitive, cela n'avait aucune importance.

— Et ?

La femme avait perdu patience ; elle ne paraissait pas disposée à attendre la mort une seconde de plus.

— Ça ne marche pas, dit Mortell. Notre organisme se transforme sans arrêt. Maintenant, il apprend à assimiler la strychnine, et qui sait combien de poisons restent inoffensifs. Mourir est très difficile. Rester en vie aussi. J'ai l'impression d'être à un feu de croisement, à l'orange, qui m'empêche de continuer aussi bien que de stationner. Vous avez connu les feux de croisement ?

— Non.

— C'était un mécanisme d'horlogerie qui régulaient la circulation des autos.

— Les autos... Les autos. Quel âge avez-vous ? Vous devez être très vieux. Vous parlez comme les ultras. Vous n'êtes pas un extrémiste, hein ?

Hortense avait peur. Elle serait sortie en courant, mais, dehors, le danger était pire.

— Peut-être ai-je été extrémiste à un moment ou à un autre. Aujourd'hui,

à quoi ça sert d'être extrémiste ou autre chose ? Peut-être qu'il y a des gens qui ont moins de vingt ans ? La seule espèce fertile qui habite la planète, c'est celle des toxicos. Les hommes croient savoir et ne savent rien. Il y a longtemps que nous avons cessé d'apprendre.

Il s'aperçut qu'il parlait trop vite, qu'il était trop excité. Il ferma la bouche.

— Ça n'était pas si moche, après tout, dit Hortense. Vous êtes sûr que mon mari ne reviendra pas ?

Mortell fit oui de la tête, deux fois. Elle ne le remarqua pas.

— J'ai des espérances, dit la femme.

— Lesquelles ? fit Mortell. Je m'en vais, ajouta-t-il. Je ne peux pas rester si loin de chez moi.

— Ne partez pas ! Mon mari est sorti chercher de la dynamite pour tout faire sauter.

— Pas possible ! Vous croyez que nous allons avoir cette chance-là ? Après ce qui s'est produit avec la strychnine...

— Si la dynamite n'explose pas, on peut essayer de la mâcher, dit la femme.

— Ça n'est pas ici, ai-je dit à voix basse. Mais le taxi m'a entendu.

— C'est la destination que vous m'avez donnée.

— Ça n'était pas ma maison. J'ai compté les barreaux de la grille avec les mains et je me suis aperçu qu'il n'y en avait que neuf.

— Écoute. Tu es aussi perdu que moi et tu ne veux pas le reconnaître.

— Je connais la ville comme ma poche.

— Ne fais pas l'idiot. Je ne vis pas dans ta poche.

Le taxi a fait claquer sa langue et a émis un son qui voulait être un éclat de rire. Il a mis en marche à une telle vitesse que j'ai eu beaucoup de mal pour m'accrocher à sa ceinture.

Mortell rampait entre des ombres molles, si molles et si noires qu'elles semblaient capables d'engloutir une multitude sans qu'on s'en aperçoive.

Arriver ou ne pas arriver, pensa Mortell, ça n'est pas la question. La question, c'est : pour quoi ? Chaque fois il avait plus de peine à mettre un pied devant l'autre. Une sensation croissante de danger lui hérissait les poils de la nuque. Il étendit les bras et se sentit ridicule à prendre ainsi la posture des somnambules. Il réussit pourtant à faire deux ou trois pas. Il s'arrêta pour ajuster les filtres dans ses narines. Il fut pris de l'idée que s'il respirait cette merde, il mourrait instantanément. Et pourquoi pas ? Maintenant, tout était déjà mort. Restait lui, quelque autre vagabond et les filtres. Les toxicos avaient hérité de la Terre. Il toucha le masque en plastique qui soutenait les filtres, puis fit courir ses doigts le long des courroies qui se rejoignaient sur la nuque. Le dernier cri... non, le dernier râle... de la technologie. Il retint sa respiration et sourit. Du bout des doigts il tâta le fermoir et, d'un geste brusque, tira le masque vers l'avant.

Il inhala. Les poumons grincèrent, crissèrent, mais finirent par recevoir l'air vicié sans trop de problèmes. C'était comme si on respirait de la bouillie. Il ne fut même pas surpris. Bien sûr, il se voyait obligé de voir le bon côté de l'affaire, mais il admettait que se libérer des filtres représentait un progrès.

Maintenant il fallait simplement que les yeux s'adaptent à l'obscurité permanente, et la transformation serait complète.

« La ligne de démarcation entre l'univers des toxicos et celui des hommes humains était si ténue que l'on passait très naturellement d'un groupe à l'autre. On pouvait être porté à croire que les hommes humains se transformaient en toxicos dans les cabines téléphoniques abandonnées, comme le légendaire Clark Kent l'avait fait pour se changer en Superman. Malheureusement, l'inverse n'a pu être prouvé, et savoir comment les toxicos ont commencé à se reproduire sexuellement reste aujourd'hui un mystère. »

(P. Smutz, Encyclopédie toxicologique illustrée)

— Arrête ! Arrête !

Le taxi m'avait conduit dans un terrain vague, un lieu si différent de ceux que je connaissais que le *smog* lui-même y paraissait moins dense.

— Bien sûr !

Le chauffeur a stoppé et m'a fait face. Il n'était pas aveugle. Il avait les yeux verts et un regard pénétrant. Ce regard et l'absence de dents donnaient un aspect monstrueux au visage du mec. Il éclata de rire, et alors j'ai eu l'absolue certitude qu'il ne s'agissait pas d'un homme humain mais d'un toxico. Sur la poitrine, tenu par deux ou trois points de couture, il arborait l'insigne de la secte.

— Tu m'as trompé ! ai-je crié.

— Tout le temps, a-t-il dit, le plus calmement du monde.

— L'uniforme du Syndicat des Chauffeurs de taxi...

— Que les hommes sont bêtes ! L'uniforme ! fit-il en rigolant. Il sortit un pot de *podzoso*⁷ et se mit à manger avec les doigts comme si c'était de la crème. Bas les masques !

— Quoi ? Tu es fou ? Si j'enlève le masque, je meurs.

— Appelez-moi monsieur ! Les toxicos n'ont pas besoin de masques.

— Monsieur ? Et pourquoi faut-il que je te donne du « monsieur » ?

— Nous autres, toxicos, nous avons un ordre hiérarchique très strict, dit le toxico en faisant de nouveau claquer ses doigts. Et comme je viens de vous recruter, vous êtes mon subordonné.

— Je vais t'en foutre du subordonné, sale petit merdeux ! me suis-je écrié et je me suis jeté sur lui.

Le toxico a fait un pas de côté, et, avec la main qu'il avait mise dans le pot de *podzoso*, il m'a arraché le masque. Je suis tombé face contre terre et, avant de perdre connaissance, j'ai senti qu'une coulée de caoutchouc fondu me remplissait la bouche.

Mortell continua à marcher, impuissant, découragé. Tout paraissait trop loin, perdu. Le monde tel qu'il l'avait connu dans sa jeunesse, sa femme, Hortense, les vellétés de suicide qui finissaient toujours par de piètres

⁷ - Terre très acide qui se trouve dans les régions froides du globe. Le mot *Podzol* est d'origine russe et signifie « sous les cendres » (*pod* / *pod* = sous, *zola* / *Zola* = cendres) ». Source : Wikipédia.

échecs, les toxicos. Non, les toxicos, non. Eux, ils étaient très proches. Tout à côté. Il eut froid. Quand sa transformation serait complète, quand il cesserait de penser en homme humain et commencerait à penser en toxico, il ne se sentirait plus seul.

Une image fugitive, miraculeuse, lui passa par la tête. Elle était si absurde qu'il eut envie de rire. Cette idée bizarre se rapportait à l'arrivée providentielle d'une race extraterrestre disposée à sauver l'humanité une minute avant la fin. Dans cette vision, les extraterrestres possédaient toute la technologie nécessaire pour assainir et réparer la planète. C'étaient des êtres amoureux de la beauté, motivés par une éthique sans faille et capables de se sacrifier pour préserver la vie.

Mortell secoua la tête pour chasser ces images. C'était pour lui une torture. Si de tels êtres existaient en un recoin de l'univers, ils ne perdraient pas leur temps à venir en aide à une espèce moribonde, incapable de prendre soin d'elle-même. Mais ils pourraient aider les toxicos. Une espèce jeune et inexpérimentée mérite...

Une explosion lointaine, étouffée par la gelée dans laquelle était prise la cité, retentit aux oreilles de Mortell. Le mari d'Hortense avait réussi à retrouver son domicile, muni de la dynamite, et celle-ci avait pu exploser. Bordel ! Une fois de plus, l'échec l'enveloppait de son manteau noir. À nouveau, il pensa aux extraterrestres. Ils exigeraient un prix assez élevé pour la décontamination de la Terre, mais ils seraient disposés à se sacrifier. Mais que resterait-il sur la planète, sinon gaz toxiques, contamination et stérilité.

Sur le mur, l'affiche disait :

SOIS SOLIDAIRE DE L'HUMANITÉ, AIE PITIÉ DES PAUVRES HOMMES ET FEMMES QUI IGNORENT COMBIEN IL EST DÉLICIEUX D'ÊTRE TOXICO.

Ne les maltraite pas. Ne les force pas. Ne les sous-estime pas. Ne les humilie pas.

Souviens-toi que, en quelque sorte, les hommes humains sont nos pères et mères.

LES TOXICOS SONT L'AVENIR ET LA PLANÈTE LEUR APPARTIENT.

Le toxico m'a emmené dans un village toxico. Là on m'a appris les techniques d'adaptation et de survie, et une femme peu aimable a répondu à toutes mes questions. Ils ont ri à gorge déployée quand j'ai dit qu'en cet endroit le *smog* me paraissait moins épais. Quand ils ont eu fini de rire, ils m'ont expliqué qu'en fait il était *plus* épais mais que j'avais parachevé ma transformation et que j'étais désormais un toxico pur et dur. Pour célébrer mon initiation, ils ont improvisé une fiesta. Nous avons chanté, dansé, mangé du *podzosol*, ainsi qu'un plat de lanthane et de samarium.

Mortell choisit de se laisser porter par le courant. Il tomba sur un paquet mou et son visage heurta quelque chose de métallique. Il se sentit plus malheureux que jamais. Quand il parvint à toucher l'obstacle, il découvrit un visage boursoufflé, les dents d'un homme humain. Un mort.

— Un mort ! s'écria Mortell, exultant. Il est encore possible de mourir !

iHOLA, BABEL!

Dans son enthousiasme, il en oublia les maudits extraterrestres, les toxicos et même cette putain de Terre. Il se leva et secoua toute la merde qui adhérait à ses vêtements.

« Tant qu'il y a de la mort il y a de l'espoir », s'écria-t-il.

Traduction : Pierre Jean Brouillaud

Biographie des auteurs

Daniel Frini est né à Berrotarán, province de Cordoba, Argentine, en 1963. Il est diplômé de l'université de San Martin et exerce la profession d'ingénieur. Il a tout d'abord collaboré comme rédacteur et critique à plusieurs revues humoristiques, avant de publier des recueils de poèmes et de nouvelles. Sa nouvelle *Eramos un millón de animalitos ciegos* (Nous étions un million de petits animaux aveugles) a été sélectionnée par l'Asociación Española de Fantasía, de Ciencia Ficción y Terror pour parution dans son anthologie [Visiones 2009](#).

Eduardo Julio Carletti est né à Buenos Aires, Argentine, le 17 avril 1951. Il habite Ituzaingo, province de Buenos Aires. Il est ingénieur en électronique. Eduardo Carletti a publié un roman, *Instante de Maximo Quebranto* et deux recueils de nouvelles, *Por media eternidad cayendo* et *Un largo camino*. Il a créé et dirige depuis 1989 la revue Axxon.

Né à Buenos-Aires en 1968, Carlos Daniel Joaquin Vázquez est analyste de systèmes et enseignant. Il habite avec sa femme et ses trois enfants dans la ville où il est né. Membre du fandom depuis les années 1980, il a publié une trentaine de nouvelles en Argentine, en Espagne, au Mexique et en Italie. Carlos Daniel J. Vázquez anime le site [Arte Fantástico](#). Depuis avril 2004, il publie deux fois par semaine la BD *El Encarrilador*.
> [Son Blog](#).

Né en 1972, Claudio Biondino est anthropologue et vit à Buenos Aires. Il a toujours été passionné de fantastique et de science-fiction mais n'a commencé que récemment une carrière d'écrivain. Plusieurs de ses nouvelles et textes courts sont sur la revue en ligne Axxón.

Cristian J. Caravello est né à Morón, Buenos Aires, le 21 février 1965. Il a fait des études de mathématiques et s'intéresse aux sciences en général et aux mathématiques en particulier. Son activité littéraire est récente. Il tient un blog : [Letras de Cristian](#) où l'on peut lire des nouvelles de science-fiction et de fantastique. Il a publié dans Cuásar 52, la nouvelle Buenos Aires Service, dans [Axxón](#) : *La Sociedad de los Ovos*, *El Infinitador* et *Buenos Aires Bajo el Río*. La nouvelle *El Infinitador* a également été publiée dans la version inaugurale de la revue scientifique argentine CPS.

Eduardo Poggi est né à Buenos Aires en 1945. Il fait partie du cercle d'écrivains d'horreur et de fantastique Argentin [La Abadía de Carfax](#). Il navigue entre ses passions pour l'écriture, la peinture et la composition musicale. Les sites web Axxón, El aleph, Revista Axolotl, NM, BNTB, QI, Literarea ont publié plusieurs de ses nouvelles. Il collabore aussi avec le magazine culturel FIN. Il dit écrire de l'horreur et du fantastique parce qu'ils lui procurent un plaisir

créatif supérieur à celui de la littérature réaliste.

Son roman *Razones de un homicidio* a été publié par chapitres dans son blog [Letras colores y sonidos](#).

Daniel Flores est né à Buenos Aires en juillet 1983. Il est musicien, écrivain et enseignant par vocation. Il a fait des études de correcteur littéraire et de presse écrite et a pris part à de nombreux ateliers d'écriture avec notamment Alberto Laiseca et Cecilia Sperling. En juillet 2009, il décide de déménager dans la province de Tucumán (Argentine) où il réside actuellement.

Il est l'auteur de *Bajo un cielo carmesi* ([Edition Reina Negra](#), 2011), un livre composé de quatorze contes qui oscillent entre fantastique et horreur.

Il tient un blog : [Verba et Umbra](#).

Ariel S. Tenorio est né le 2 Août 1975. Il vit actuellement à General Pacheco, province de Buenos Aires, Argentine. Depuis l'adolescence, il se consacre à l'écriture de nouvelles de fiction ainsi qu'à la création de poésie. Il est un des membres fondateur du groupe littéraire pro-horreur The Wax. Il a publié de nombreuses nouvelles et poèmes dans des revues spécialisées telles que [Axxón](#), [Alfa Eridiani](#), *Sensación*, *Insomnia*, *Lilith*. Ses nouvelles apparaissent dans la compilation de science-fiction, fantastique et terreur « [Terminus Trantór](#) » ainsi que dans la bibliothèque virtuelle « [Tercera Fundación](#) ».

Nanim Rekacz est née en 1963 à Carmen de Patagones, au sud de la province de Buenos Aires. Elle habite Neuquen et publie depuis les années 1980. Elle a créé plusieurs blogs et s'exprime en particulier dans [Mujer de cuarenta y tantos \(que ?\)](#).

Ayant quitté la vie professionnelle, elle a choisi la littérature comme activité à plein temps.

Voir aussi sur le blog [La Vida Breve](#).

Los Migrantes est au sommaire de l'anthologie [Cefeidas](#) (Mandrágora, Espagne, 2009).

Les nouvelles de Hernán Dominguez Nimo montrent un rédacteur publicitaire aussi à l'aise devant un écran que devant une feuille de papier. Elles partent du quotidien et débouchent sur le quotidien par de subtils détours à travers le fantastique. Nimo s'exprime souvent dans le langage de la science-fiction, ce qui lui a permis de figurer parmi les finalistes de *Terra Ignota*, à Mexico, et il a obtenu le prix Fobos en 2003. On sait qu'il écrit fictions sérieuses et fictions humoristiques avec le même sérieux et le même humour.

La revue [Axxón](#) a publié plusieurs de ses récits.

Sergio Gaut Vel Hartman est né en 1947 à Buenos Aires. Auteur très prolifique, il a publié de nombreux récits dans des revues du monde entier. Il a dirigé – et dirige toujours – de nombreuses anthologies ainsi que des revues en ligne et des blogs, dont les plus récents sont : *Ráfagas*, *Parpadeos*, *Químicamente impuro* et [Breves no tan breves](#).

> [SON BLOG PERSO](#)

> [Sur Wikipedia](#)



La réalisation de cette anthologie et sa maquette sont © JPP.
Toutes les nouvelles de « iHOLA, BABEL! » sont parues sur le site :
<http://pagesperso-orange.fr/jplanque/nouvelles.htm>